PQ 6373
.J2

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

# RÉCITS ESPAGNOLS

## LA VIE DU CID

SUIVIE DE LA

## CONQUÊTE DE GRENADE

PAR

V. JACQUEMONT

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVART MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKOVEN & Ce, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1870

RECITS

# ESPAGNOLS

# RÉCITS ESPAGNOLS

## LA VIE DU CID

SUIVIE DE LA

## CONQUÊTE DE GRENADE

PAR

V. JACQUEMONT

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE

A. LACROIX, VERBOECKOVEN & Cᵉ, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

1870

PQ6373
.J2

33481

LIBRARY OF CONGRESS
1899

Un de nos historiens, romancier et littérateur du plus grand mérite, M. Prosper Mérimée, nous écrivait il y a peu de temps en parcourant les premières épreuves de ce livre :

« Je crains bien que vous n'ayez « pris un sujet ingrat..., à une époque « où il y a tant de livres d'histoire, « *et si peu de temps pour les lire;* il « faut faire de grandes recherches, « surtout dans les archives, pour gla- « ner quelques épis nouveaux. »

Sans contester la vérité des paroles de M. Mérimée, nous nous sommes dit qu'il devait exister encore de par le monde quelques gens curieux des récits historiques, traités avec la bonne foi et la conscience que nous prétendons avoir employées; c'est à ceux-là que nous nous adressons en réclamant leur indulgence.

*Habent sua fata libelli*, dit Horace. Plaise à nos lecteurs de faire aux *Récits Espagnols* une bonne destinée.

V. J.

Juillet 1869.

# LA VIE DU CID

# OUVRAGES CONSULTÉS


QUINTANA . . . . . *Vita del Cid.*
MASDEU . . . . . *Historia critica de Espana* (tome XX).
J. DE FERRERAS . . . Histoire d'Espagne (tome II).
SISMONDI . . . . . Histoire de la littérature du Midi (tome II).
RODERICH DE TOLÈDE. *De rebus Hispanis* (tome VII).
HISTOIRE DES PAPES . (Tome II.) Scheurleer éditeur, *La Haye*, 1732.
MARIANA . . . . . Histoire d'Espagne (tome II).
LUCAS DE THUY. . . . *Chroniqua mundi* (tome Ier).
ALONZO X . . . . . *Coronica general.*
CH. ROMEY . . . . . Histoire d'Espagne (tome V).
VILLEMAIN . . . . . Cours de littérature, moyen âge (tome II).
BERGANZA. . . . . *Antiguedades de Espana.*
DAMAS-HINARD . . . . Poëme du Cid et Romancero.
DOZY . . . . . Recherches sur le Cid.

# INTRODUCTION.

---

L'existence du Cid est bien avérée, mais la série de faits qui la remplirent l'est beaucoup moins. C'est ainsi qu'on a attribué à un seul personnage les actions héroïques de plusieurs, ou, dans une vue opposée et comme certains auteurs, refusé de croire à ses exploits les plus certains.

*Masdeu*, dans son *Histoire critique d'Espagne*, consacre un volume entier à la réfutation de tout ce qui regarde le Cid, et termine ainsi :

« Il résulte (de ce qui précède), comme conséquence légitime, que nous n'avons du fameux Cid aucune notice qui soit certaine ou fondée, et qui mérite d'occuper une place dans les mémoires de notre nation. J'ai dit quelque chose de lui dans une *Histoire de l'Espagne arabe*, parce que, sur les points généralement accueillis par nos plus respectables historiens, je n'osai

pas alors, quelque nombreux que fussent mes doutes, me séparer de l'opinion de tous; mais, ayant à cette heure examiné la matière de toutes ces difficultés, j'estime devoir me rétracter même du peu que j'en ai dit, et confesser, avec ma sincérité habituelle, que sur don Rodrigue Diaz le Campeador (et il y a d'autres Castillans qui ont porté les mêmes noms et surnoms) nous ne savons absolument rien avec probabilité, pas même sa simple existence. »

Avant *Masdeu*, *Fernan Perez de Guzman*, qui lui-même appartenait, disait-on, à la descendance du Cid, avait, peu soucieux, paraît-il, de sa présumée parenté avec le héros, mis en suspicion son existence dans un poëme intitulé : *Loores de los claros varones de Espana.*

*Mariana*, après en avoir dit plus qu'il n'y en a à dire et l'avoir traité, par la précision de son récit, comme un contemporain, est pris tout à coup de doutes sur la véracité de ce qu'il transmet.

« Quelques-uns, dit-il, regardent comme une chose fabuleuse la plus grande partie des récits que je viens de faire, et je conviens que je rapporte bien plus de choses que je n'en crois. Franchement, je n'ose passer entièrement sous silence des faits considérables que je trouve dans plusieurs histoires; mais aussi je me ferais scrupule de les garantir. On voit dans l'église de

Saint-Pierre de Cardena cinq tombeaux de pierre, celui du Cid, celui de Chimène son épouse, de don Diègue son fils, de dona Elvire et de dona Sol ses deux filles; mais peut-être aussi que ces tombeaux sont vides, ou au moins quelques-uns (1), et qu'ils n'ont été élevés à l'honneur de ce grand homme et de toute son illustre famille que pour laisser à la postérité des monuments durables de l'affection et de la reconnaissance des peuples, qui voulurent immortaliser les actions éclatantes de ce héros, auquel la religion et l'Espagne sont si redevables. »

Voilà, chez *Mariana*, une conviction bien peu établie; et si l'on considère que les tombeaux du Cid sont assez nombreux, on excuse presque ceux qui, comme *Masdeu*, ont pris le parti de ne rien croire, ou ceux-là qui ont supposé que, la tradition ayant chargé un seul héros du fardeau de toutes les gloires isolées d'une époque, ce héros serait le Cid. C'est d'après ce raisonnement que des critiques ont révoqué en doute l'existence d'*Homère* et attribué ses poëmes à une série de rapsodes.

Le *Poëme du Cid*, que nous avons à différentes reprises consulté avec fruit, a été publié pour la première fois en 1779, par l'Espagnol *Sanchez*,

(1) Voir à la fin de l'ouvrage, — *Mort du Cid.*

d'après le seul manuscrit qui reste de cet ouvrage, manuscrit écrit probablement vers 1307, et qui appartient aujourd'hui à un savant Espagnol, M. de *Gayangos*. Dans la remarquable introduction dont il a fait précéder sa savante tradition du *Poëme*, M. *Damas-Hinard* s'exprime ainsi :

« Le *Poëme du Cid* contient l'histoire des dernières années de notre héros. Au début de la première chanson, — car c'est la réunion de deux longues chansons qui a pris le nom de *poëme*, —le Cid, frappé d'exil par le roi don Alphonse, quitte la Castille pour aller chercher fortune sur la terre étrangère. Il part avec une troupe d'amis fidèles qui s'augmentera peu à peu, entre au pays des Mores, prend des châteaux, gagne des batailles, conquiert Valence. Dans le but de fléchir le roi irrité, il a soin, après chacun de ces succès, de lui envoyer des présents considérables prélevés sur le butin. Alphonse, touché enfin par tant de déférences, rend ses bonnes grâces à un vassal si bien appris, et, pour se l'attacher davantage encore, il marie de sa main les deux filles du Cid à deux infants de haut lignage.

« La seconde chanson raconte de nouveaux exploits, de nouvelles victoires du Campéador, seigneur de Valence. Elle nous montre en même temps les indignes gendres du héros se compro-

mettant chaque jour par des lâchetés qui leur attirent les moqueries de leurs compagnons d'armes. Ne pouvant plus y tenir, ils méditent une vengeance : ils partent avec leurs femmes, sous prétexte de les emmener dans leurs domaines, et en chemin les traitent de la façon la plus cruelle. A la suite de cet outrage, les filles du Cid sont séparées de leurs maris, et elles épousent en secondes noces les jeunes héritiers des royaumes d'Aragon et de Navarre. Tel est en substance le sujet des deux chansons, composées d'événements successifs et terminées chacune par des mariages, comme le seront plus tard les comédies espagnoles. »

Partant ensuite de la *Cronica Rimada*, M. Damas-Hinard continue en ces termes :

« Quant à la valeur, soit historique, soit littéraire, de la *Cronica Rimada*, il est difficile de se figurer rien d'aussi misérable. L'auteur, inspiré probablement par la lecture des romans de chevalerie, a recueilli sans choix et sans contrôle les légendes populaires qui se formaient déjà sur les commencements de son héros, et il entasse tout cela à la suite, sans talent et sans esprit. Nous lui reprocherons en outre, dans les choses de l'ordre moral, un sentiment dénué de délicatesse. Enfin, et c'est ce que nous lui pardonnerons encore moins, il a follement rapporté,

ou peut-être même sottement imaginé des contes absurdes relatifs à de prétendues guerres qui n'ont jamais eu lieu entre l'Espagne et la France, et il devient par là dans la littérature espagnole le plus ancien représentant des préjugés antifrançais qui ont causé tant de maux aux deux pays. »

Mais, malgré ces défauts essentiels, nous nous sommes appuyé, avec réserve s'entend, sur la *Cronica Rimada,* parce qu'elle contient les premiers éléments de l'histoire du Cid et qu'elle est, après le poëme, le plus ancien monument de la langue espagnole.

Du travail que nous avons entrepris est ressortie pour nous la croyance pleine et entière de l'existence du Cid et de l'authenticité de ses exploits, quoi qu'en aient pu dire certains auteurs. Comment supposer, en effet, qu'Espagnols et Arabes se soient entendus pour relater également dans leurs traditions les victoires, les grands faits d'armes et les conquêtes d'un héros imaginaire?

Nous avons cherché à rétablir avec autant de fidélité qu'il nous a été possible les différents événements marquants de cette vie, dont la poésie a défiguré, en les embellissant, les plus importants.

Ce héros, ce paladin, ce *Roland* de l'Espagne,

ce *miroir des chevaliers*, était issu d'une famille très-noble mais de fortune modeste.

Doué d'une force surprenante, d'une valeur prodigieuse, d'une constance et d'un sang-froid admirables, il se lia dès sa jeunesse avec Sanche, fils de Ferdinand Ier, guerroyant avec lui, et plus tard le servant fidèlement lorsque Ferdinand fut mort.

S'il y a des doutes pour quelques-uns au sujet de sa vie, celle-ci acceptée, il doit y avoir pour tous des doutes bien plus grands encore relativement à ce que nous appellerons d'un mot moderne son *honorabilité*, et qu'alors on expliquait en disant d'un homme qu'il était un preux chevalier. Les chroniques et les romances nous le dépeignent tour à tour généreux et barbare, loya et traître.

Pressé d'argent, il va chez les juifs *Rachel* et *Vidas* — « ils étaient tous deux ensemble, occupés à compter leur argent, ce qu'ils avaient gagné, » — dit le poëme, — et leur laisse contre une forte somme d'argent (600 marcs d'argent) deux coffres (1) pleins de sable, mais fermés, scellés et crus sous son serment remplis d'or et d'objets précieux, s'engageant à les racheter avec un fort intérêt à une époque donnée. La cam-

(1) On voit encore dans la cathédrale de Burgos un de ces coffres, appelé *le coffre du Cid*, suspendu à la

pagne finie, Rodrigue tient et au delà son engagement.

Il fait prisonnier Pierre d'Aragon et le renvoie sans rançon.

Enfin, aujourd'hui même, les Espagnols ne jurent-ils pas : *Affé de Rodrigo*, Sur la foi de Rodrigue, et un historien arabe n'a-t-il pas écrit ce jugement sur le Cid : « Cet homme, le fléau de son temps, était par son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de son caractère, et par son courage héroïque, un des miracles du Seigneur. »

D'un autre côté, l'auto-da-fé du cadi de Valence, au mépris des conventions et de l'humanité, diminue considérablement le prestige qui entoure le héros et le fait taxer de cruauté et d'avarice. Ajoutons toutefois que cette partie de l'histoire du Cid est fournie par la tradition et la chronique arabe.

Nous le voyons, dans son second exil, faire une guerre qui eût été glorieuse avec les ennemis de la foi ses voisins, mais qui l'assimile au rang des chefs de bande et aux condottieri quand

muraille du vestibule de la salle du chapitre (*sala capitular*).

Ce coffre, peut-être apocryphe, a renfermé de très-anciens parchemins; vide aujourd'hui, c'est un simple objet de curiosité.

nous constatons qu'il tombe presque indifféremment sur tous ceux qu'il peut extorquer.

L'époque, il faut le reconnaître, était pour beaucoup dans ces façons de faire, et la raison du plus fort excusait alors bien des choses. Notre héros n'avait du reste souci que de cette raison-là, et nous le voyons s'attirer dans une occasion cette dure réplique du roi Alphonse :

« Taisez-vous en cette heure mauvaise. Il y a en vous certaines choses, Cid, qui feraient parler les pierres. Pour la première bagatelle, vous feriez de l'Église un champ de bataille. » Que si l'on s'étonne, en outre, dans le cours de l'ouvrage, de la fréquence des révoltes des grands envers leur suzerain, nous voyons que le droit divin n'était pas encore imaginé (1), et que le roi se voyait considéré comme le premier (*primus inter pares*) surtout parce que les principaux l'avaient reconnu tel. Aussi la succession, qui des mœurs privées était passée dans les coutumes royales, avait-elle assez peine à s'opérer tranquillement. A la preuve de ce que

(1) On connaît cette fière réponse — qui confirme notre opinion — d'un seigneur français rebelle, Adalbert de Périgord, à Hugues-Capet :

« Qui t'a fait comte ? lui écrit le prince.

— Qui t'a fait roi ? » répond le vassal.

nous avançons nous citerons les paroles, dans la *Cronica Rimada*, de don Ferdinand, roi de Castille et héritier naturel de la couronne. Au moment d'un combat, et quoiqu'il régnât depuis plusieurs années, le prince rappelle aux seigneurs que s'il est roi, c'est de leur assentiment et qu'en conséquence ils doivent soutenir courageusement le chef de leur choix :

« Barons, qui m'a fait roi, seigneur d'Espagne?

« Votre courtoisie, gentilshommes.

« Vous m'avez appelé seigneur et m'avez baisé la main.

« Autrement je ne suis qu'un simple homme comme vous.

« Pour ce qui est de ma personne, je ne suis pas plus qu'un autre homme. »

Dans la notice que M. Damas-Hinard a placée en tête de son recueil des *Chants populaires* de l'Espagne, il va, à propos d'une romance qui pourrait surprendre, au-devant des objections des commentateurs, en rappelant que les coutumes d'alors permettaient aux grands, non-seulement de s'immiscer dans les conseils royaux, mais de déférer le serment et pour ainsi dire des garanties de bonne gestion au prince appelé à monter sur le trône.

« Il y a dans le *Romancero* du Cid — dit-il

— des épisodes contestés, que l'on est en droit, néanmoins, de considérer comme probables. En voici un de ce genre.

« Les Romances, d'accord également sur ce point avec la *Chronique du Cid*, racontent que, après la mort du roi don Sanche, assassiné devant Zamore, le roi Alphonse étant revenu de Tolède pour succéder à son frère, le Cid exigea de lui un serment solennel, dans l'église de Sainte-Gadée de Burgos, comme quoi il n'avait participé en rien au meurtre de son frère, ce qui était la condition que mettait l'audacieux vassal à sa reconnaissance du nouveau roi. Plusieurs érudits espagnols se sont égayés de cet épisode, qui leur a paru une invention assez plaisante. En cela, ces érudits ont montré qu'ils connaissaient peu les usages politiques de leur moyen âge et les vieux monuments de leur histoire. Quand on lit le *Fuero Juzgo*, on voit dans l'exorde ainsi que dans les lois V et VIII rendues au quatrième et au cinquième concile de Tolède, que les rois devaient être élus dans une assemblée des évêques, des riches-hommes et du peuple ; et que quiconque voulait faire acte de roi sans avoir été au préalable soumis à l'élection était, par ce seul fait, séparé de la société des chrétiens et excommunié. On voit de plus que les rois prêtaient serment. »

Très-grand, bien fait, adroit et robuste, habile cavalier (1), le Cid représentait dans toute sa mâle vigueur le type du chevalier. Il portait la barbe fort longue, du moins dans ses dernières années. « Crois-tu donc nous effrayer, » lui dit *Ordonnez* dans la romance, lorsque Rodrigue, à Tolède, demande justice contre les infants de Carrion; — « crois-tu donc nous effrayer avec cette barbe qui te descend sur la

(1) Le cheval du Cid est célébré par les légendes et la chronique. Il s'appelait *Babiéca*. *Babiéca*, en espagnol, veut dire *idiot*. Voici, suivant la *Chronique du Cid*, à quelle occasion le Cid donna ce nom à son cheval.

Rodrigue eut pour parrain de baptême un clerc qui se nommait Peyre-Pringos, ou, selon d'autres, Pedre de Pernegas. Quoi qu'il en soit, Rodrigue, quand il fut en âge, demanda à ce parrain un poulain de ses cavales. Ce qu'il demandait lui fut promis. Lorsque le temps fut venu de le lui donner, Peyre-Pringos fit entrer son aimé filleul dans ses écuries, où se trouvaient un grand nombre de cavales et de poulains, et, afin qu'il pût mieux choisir, fit sortir l'une après l'autre toutes les cavales avec leurs poulains. Rodrigue n'en choisit aucun. Mais, tout en dernier, sortit une cavale avec son poulain, lequel était fort laid et de chétive apparence. Alors Rodrigue dit à son parrain : « C'est celui-ci que je veux. » Son parrain, très-mécontent, lui dit avec colère : « Babiéca ! tu as mal choisi. — Non, répliqua Rodrigue, celui-ci sera un bon cheval et il aura nom Babiéca. »

En effet, Babiéca fut depuis un bon cheval et très-fortuné.

poitrine? Crains plutôt que je ne m'en serve pour te renverser à terre. »

Une chronique de toute sa vie avait été, dit-on, écrite en arabe par deux de ses pages musulmans, peu après sa mort; mais l'original a été perdu et les rares extraits qu'on en a recueillis furent traduits en vers et altérés considérablement.

Donnant les versions différentes qui traitent des mêmes faits, nous nous sommes attaché à les présenter chacune selon sa valeur respective et suivant les probabilités.

Notre désir était de rendre au Cid sa véritable figure, dégagée de tout ce dont le temps, la poésie et l'imagination méridionale l'avaient entourée; c'est ce à quoi nous avons travaillé et le but que nous espérons avoir atteint.

V. J.

---

# HISTOIRE DU CID

## I

La date de la naissance de Rodrigue Dias de Bivar, ou Diaz de Vivar, dans la suite surnommé le Cid, est incertaine et varie suivant chacun des historiens qui se sont occupés de ce personnage.

Muller (1) le fait naître en 1026 au château de Bivar, à deux lieues de Burgos, sous le règne de Sanche III, dit le Grand. A son avis, il descendait par les femmes des anciens comtes de

(1) Geschichte der Cid. — Bremen, 1829.

Castille; mais sa fortune n'égalait pas sa noblesse.

D'après Lucas de Thuy, Roderich de Tolède....., etc., il serait né de 1020 à 1030 approximativement, et certaines biographies qui traitent des hommes célèbres le font naître vers 1040. Quelques-unes ajoutent même, sans aucun fondement, que Ferdinand Ier l'arma chevalier en 1060. Mais comme il est avéré que c'est à la fin de 1098 ou au commencement de 1099 qu'il mourut, on a peine à croire que, dans une vie relativement si courte, il ait pris le temps d'accomplir tant d'exploits (1).

Toujours est-il que ses commencements sont obscurs, et c'est vers l'année 1055 qu'on le voit pour la première fois apparaître dans l'histoire. Il avait alors environ trente ans, et déjà sa réputation le rangeait au nombre des plus hardis capitaines de son temps.

Je crois que c'est donc vers 1025 qu'on peut placer sa naissance.

Aussi difficile à établir, sa généalogie est, d'après les auteurs les plus sérieux, fixée par le tableau suivant, en remontant aussi haut qu'il se peut.

(1) Berganza dit que le Cid mourut en 1099, âgé de soixante-treize ans; il le fait donc naître en 1026.

NUNO RASURA

LAIN CALVO

DONA ELVIRE. NUNA BELLA.

DON FERDINAND NUNEZ,
qui épousa dona Egilona.

LAIN NUNO,
qui épousa dona Thérèse Nuna,

DON DIÉGO LAYNEY.
qui épousa dona Thérèsa.

1025. RODRIGUE DIAZ,
qui épousa Chimène.

Ici se place une observation.

Nous avons, dans notre introduction, dit qu'il était issu d'une famille très-noble et très-pauvre, et voici sur quoi nous appuyons notre dire.

D'abord, sa filiation (citée plus haut), conservée tant bien que mal et comme une preuve de bonne naissance; il est clair que si le père du Cid avait été un meunier (ainsi que le lui dit en le provoquant un de ses ennemis dans le *Poëme du Cid*), on n'aurait pas recherché et conservé avec tant de soin les noms de ses ascendants.

Ensuite, s'il n'avait été de noblesse et de bonne noblesse, il ne se fût pas lié avec Ferdinand Sanche et ses différents suzerains, surtout lorsqu'il est avéré que sa fortune était des plus modestes.

*Non de potentioribus, sed de prudentioribus,* dit Rodrigue de Tolède en parlant des ancêtres du Cid : Non pas des plus puissants, des plus riches, mais des plus sages, des plus honorés. Or, à cette époque, qu'est-ce qui conférait le rang, le respect accordé, si ce n'est la naissance?

Elle était d'ailleurs telle et si bien reconnue bonne, qu'il pouvait, pour plaisanter, se dire fils d'un marchand, ce qu'il eût probablement tu si c'eût été la vérité, ou du moins ne l'eût-il pas dit, puisqu'il n'y avait plus motif à raillerie.

Ainsi, dans la *Cronica Rimada,* Rodrigue provoque le comte de Savoie, qui lui envoie ses chevaliers :

« ..... Chevauchez très-promptement.

« Sachez-moi de cet Espagnol s'il vient exilé « de sa terre;

« S'il est comte ou riche-homme, qu'il me « vienne baiser la main.

« S'il est homme de bon lieu, qu'il se range « sous mon commandement. »

« Très-promptement les Latins à Rodrigue « sont venus,

« Et il fut émerveillé lorsqu'ils lui contèrent « la chose.

« Retournez-vous-en, dit-il, Latins, au comte « avec mon message,

« Et dites-lui que je ne suis pas un riche et
« puissant gentilhomme,
« Mais que je suis un écuyer, non un cheva-
« lier armé,
« Fils d'un marchand et petit-fils d'un bourgeois.
« Mon père demeura à Rua, et toujours ven-
« dit du drap.
« Deux pièces me restèrent le jour où il
« mourut.
« Et de même qu'il vendit le sien, je vendrai
« le mien volontiers.
« Car à qui de lui en achetait, cela coûtait
« fort cher. »

Ici la raillerie est évidente; mais voici que le ton change et le véritable Rodrigue reparaît :

« Mais dites bien au comte qu'à cela j'ai voué
« ma personne.
« Que sinon mort ou prisonnier, il ne sortira
« pas de mes mains. »

Comment, du reste, prendre au pied de la lettre ces paroles du Cid dans le poëme, lorsque le même poëme, parlant de lui au commencement, s'exprime ainsi :

« Rodrigue, fils de don Diègue et petit-fils
« de Laïn Calvo,
« Et petit-fils du comte Nuno Alvarez de
« Amaya, et arrière-petit-fils du roi de Léon,

« Avait douze ans passés et n'en avait pas « encore treize, » etc.

C'est de bonne heure qu'il se maria.

Dona Chimène, sa femme, était fille de don Martin Gomez, comte de Gormaz.

Ce mariage a donné lieu à différents récits. Selon les uns, une querelle à propos d'intérêts particuliers entre le comte de Gormaz et Rodrigue se termina par un duel où triompha celui-ci. Chimène demanda au roi ou de venger son père ou de l'unir au vainqueur. « Rodrigue a tué mon père, mon protecteur, dit-elle. Roi, rends-moi un homme pour protecteur. »

Il y a là quelque chose d'invraisemblable et de choquant, aussi certains historiens attribuent-ils le mariage des deux époux tout simplement à des relations de voisinage et d'amitié qui existaient entre les familles. Les biens considérables de Chimène, d'un côté, la célébrité dont jouissait Rodrigue, de l'autre, établissaient un apport égal entre eux.

Cependant, comme il est avéré que Rodrigue tua don Martin Gomez, voici leur narration :

Le beau-père et son gendre étaient en discussions d'intérêt, et ces discussions étaient devenues fort aigres de part et d'autre, lorsqu'un différend s'éleva entre Ferdinand, roi de Castille et de Léon,

et Ramire, roi d'Aragon, touchant la possession de la ville de Calahorra, sur l'Èbre. Les deux monarques s'en rapportèrent au *jugement de Dieu*, c'est-à-dire à l'issue d'un combat singulier. Don Ramire se fit représenter par don Gomez, son sujet et le plus vaillant de ses chevaliers ; don Ferdinand ne trouva que le Cid à lui opposer. Le dissentiment qui existait déjà entre les champions explique assez pourquoi, malgré leur parenté, le combat put avoir lieu. Rodrigue y tua son beau-père.

Cette façon de rapporter la mort du comte serait déjà plus acceptable ; malheureusement la ville de Calahorra avait été conquise sur les Maures par don Garcie, roi de Navarre, et on ne s'explique point par conséquent quelles prétentions Ramire, roi d'Aragon, pouvait élever à la revendiquer, surtout auprès d'un prince qui n'en était pas possesseur.

Enfin se présente une troisième version.

Rodrigue épouse dona Chimène, fille de don Gomez, vers 1050, devient veuf et, en 1074, se remarie avec une seconde Chimène dont la mère était sœur de la femme de Ferdinand le Grand et de Bermude III, dernier roi de Léon. Le mariage a lieu sous les auspices d'Alphonse VI. Mais il n'est alors nullement parlé d'un duel fatal à don Gomez.

Sismondi paraît volontiers ajouter foi à ces deux mariages avec des héroïnes du même nom. C'est là très-probablement la vérité, et nous avons encore une raison de plus de nous ranger de cet avis : il est hors de toute discussion que le Cid eut un fils d'une mère différente de celle de ses filles. Ce fils, Diègue Rodriguez, sur lequel nous ne reviendrons pas, serait mort très-jeune, vers 1083, dans l'affaire de Consuegra.

Mais tout cela n'est pas admis par un assez grand nombre d'auteurs espagnols, et D. Guilhem de Castro. Il est vrai que la tradition populaire n'a célébré qu'une seule Chimène ; mais le peuple espagnol se sera trompé de bonne foi, abusé par la similitude des noms, le nom de Chimène étant alors fort répandu ; ou peut-être s'est-il mépris à dessein, inspiré par l'instinct de la poésie. Dès lors, et dans l'hypothèse précédente que nous adoptons, les différents événements qui marquent cette époque de la vie de notre héros reprennent leur ordre déjà indiqué.

Ainsi, don Diègue, père de Rodrigue, ayant obtenu du roi Ferdinand un poste d'importance que briguait en même temps le comte de Gormaz, père de Chimène (1), aurait reçu d'un

(1) La première que Rodrigue épousa ; la seconde,

solliciteur évincé un soufflet, ou du moins un outrage tel que Rodrigue le lava dans le sang du comte. Chimène alors demanda au roi la main du meurtrier ou sa mort, et le roi, désireux de se conserver un bon serviteur, lui accorda la première partie de sa requête. Ce récit, qui nous paraît extraordinaire, et que probablement les mœurs de ce siècle justifiaient, Corneille s'en est emparé et l'a mis à la scène avec de légères modifications. Deux romances espagnoles qu'il cite dans la préface du Cid nous le transmettent :

I. Devant le roi de Léon, dona Chimène, un soir, demandait justice contre le Cid don Rodrigue de Bivar, qui avait donné la mort à son père, la laissant orpheline et enfant en très-bas âge. « Si j'ai tort ou raison, juge-le, roi, tu peux l'atteindre, et tu sais qu'on ne peut se taire sur les affaires qui intéressent l'honneur. A chaque lever du jour, je vois ce loup ravisseur de mon sang, monté sur un cheval, passer devant moi pour augmenter mon chagrin. Puisque tu le peux, bon roi, envoie-le au loin, afin qu'il ne

Chimène Diaz, était fille de don Diègue, duc des Asturies, et petite-fille d'Alphonse V, roi de Léon, par conséquent cousine germaine des rois don Sanche, don Garcie et Alphonse VI.

se promène plus dans ma rue : car l'homme qui a quelque valeur ne se venge pas sur des femmes. Si mon père insulta le sien, il a bien lavé l'affront de son père; et si la mort de mon père a rendu l'éclat à son honneur, elle suffit à effacer sa faute. Je me recommande à toi; ne consens pas à ce qu'on m'insulte, car celui qui le ferait insulterait ta couronne. — Cessez, dona Chimène, je prends une grande part à vos peines, et j'apporterai un remède salutaire à tous vos malheurs. Je ne dois pas offenser le Cid, qui est un homme de beaucoup de valeur. Il défend mes royaumes et je veux qu'il me les conserve. Je vais faire un accord avec lui qui ne vous sera pas désavantageux. Je lui ferai donner sa parole de vous épouser. » Chimène demeura contente de la grâce que lui fit le roi, d'après laquelle celui qui l'avait faite orpheline la rendrait mère.

II. Le roi fit donner leur parole à Rodrigue et à Chimène, et il les mit en présence de Laüs Calvo (1). Les vieilles inimitiés cessèrent avec cet amour; car où préside l'amour on oublie beaucoup d'offenses. Les fiancés arrivèrent en-

(1) La Romance fait confusion. D'après le tableau généalogique dressé plus haut, on peut se convaincre que si Laïn Calvo avait encore vécu, il aurait eu environ trois cents ans.

semble, et au moment de lui donner la main et de l'embrasser, le Cid regarda celle qui allait être sa femme, et, tout troublé, lui dit : « J'ai tué ton père, Chimène, mais je ne me suis pas avili, car je l'ai tué d'homme à homme et pour venger une injure. J'ai tué un homme et je te rends un homme; me voici à tes ordres : à la place de ton père mort, voici un mari honorable. » Cela parut convenable à tous, on loua sa discrétion. Ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan.

Quoi qu'il en soit de la mort du comte de Gormaz, le mariage de sa fille Chimène avec Rodrigue eut lieu.

Combien de temps dura cette union? On ne peut se prononcer avec certitude; cependant nous pensons que ce fut trois ou quatre années; et, après un court veuvage, il s'unit à Chimène Diaz. — Les fêtes de l'hyménée furent splendides :

« De Rodrigue et de Chimène le roi prit la parole et la main, afin de les unir tous deux, en présence de l'évêque Layn Calvo. Les anciennes inimitiés (1) s'apaisèrent dans l'amour.

(1) La Romance, qui ne reconnaît qu'une Chimène, suppose que le Cid a tué le père de sa fiancée; nous pensons, au contraire, que le duel en question eut lieu contre le père de la première femme du héros.

« Le roi donna au Cid, à perpétuité, Valduerna, Saldana, Belforado et Saint-Pierre de Cardena (1).

« Rodrigue alla avec ses frères revêtir ses habits de noces. Il quitta son gorgerin, ainsi que son harnais resplendissant et ciselé. Il mit une culotte courte ayant une bordure violette, des chausses vallones d'Allemagne, de ce bon siècle d'or.

« Ses souliers étaient de cuir de bœuf et grenés en écarlate, avec deux boucles au lieu de rubans, qui serraient le pied sur le côté.

« Il se passa une longue chemise ronde et juste sans lisérés ni broderies (car en ce temps-là l'amidon était du pain pour les enfants (2), un justaucorps de satin noir amplement étoffé des manches, que son père avait porté dans trois ou quatre batailles.

« Par-dessus le satin il mit une veste de peau tailladée, en souvenance et mémoire des nombreuses taillades qu'il avait faites.

« Outre un bonnet en drap de Courtrai, il por-

(1) Ce sont les villes de la vieille Castille; dans la dernière se trouve un tombeau du Cid.

(2) Il est difficile de déterminer le véritable sens de ces mots. Nous penchons à croire que la Romance veut dire que le Cid avait dédaigné ces vains ornements où l'on mettait de l'amidon, parce qu'il les regardait comme convenant peu à la toilette d'un homme de guerre.

(Les *Romances du Cid* [notes]. Damas-Hinard.)

tait un chapeau d'Allemagne tout garni de feutre et surmonté d'une plume de coq.

« Il avait au côté l'enragée Tizona (1), terreur et épouvante du monde, avec des courroies neuves qui avaient coûté quatre quartos.

« Plus élégant que Gerineldos (2), le fameux Cid descendit dans la cour, où le roi, l'évêque et les grands étaient debout à l'attendre.

« Derrière lui descendit Chimène coiffée d'une coiffure de Paphos (3), et non avec ces colifichets qu'on nomme aujourd'hui urraques (4). Son vêtement de drap fin de Londres était brodé, sa robe prenait bien sa taille, et elle avait des

(1) Le Cid ne portait pas la Tizona le soir de son mariage, car il n'en devint possesseur que beaucoup plus tard, dans sa vieillesse.

(2) Le nom de Gerineldos doit être la traduction et le diminutif de Gérin, nom d'un chevalier qui figure dans le *Roman de Roncevaux* et que les Romances chevaleresques avaient sans doute rendu célèbre en Espagne. (*Romances du Cid*. Damas-Hinard.)

(3) On appelait ainsi une coiffure avec des ornements nommés papos qui couvraient les oreilles. Les ornements étaient probablement fort légers, car on appelle papos la fleur du chardon. (*Romances du Cid*.) Dans une autre Romance nous voyons que Chimène était blonde : « Des cheveux qui sont plus brillants que l'or retombent sur ses épaules, ne formant tous qu'une seule tresse. »

(4) Selon toute apparence, l'urraque était une espèce de toque à la Médicis.

mules écarlates. Elle portait un collier orné de huit médailles, au milieu desquelles pendait un Saint Michel dont le travail seul avait été estimé autant qu'une ville. »

Vers cette époque, 1055, il battit et obligea à lui payer un tribut annuel cinq petits rois maures ses voisins.

A cette occasion, les envoyés de ces rois lui ayant apporté leur redevance, plièrent le genou devant lui en présence de toute la cour et se servirent pour le qualifier du mot de Cid, ce qui signifiait en arabe seigneur. Ferdinand voulut que ce titre lui restât comme un surnom que lui avaient mérité ses exploits. C'est ainsi que don Rodrigue Diaz de Bivar est passé à la postérité sous le nom de Cid (1).

La même année 1055 vit, selon certains récits, le Cid intervenir contre les prétentions qu'élevait l'empereur d'Allemagne Henri II d'une protection suzeraine sur l'Espagne et de vasse-

(1) Ce titre de Cid fut, dès le X^e siècle, latinisé, *Citi*, et devint assez commun; on le donnait aux seigneurs, aux principaux d'entre les chrétiens; on le trouve dans ce siècle et les suivants accolé à une foule d'actes presque sous la forme purement arabe, aux noms d'un grand nombre d'entre les compagnons des rois de Léon signataires de ces actes. Ce qui distingue Rodrigue, c'est que ce titre seul suffit dès lors à le désigner. Il fut pour ainsi dire le Cid, le seigneur par excellence.

lage sur Ferdinand, qui, au dire de l'empereur, voulait lui-même prendre le titre suprême (1).

Tout dans ce fait paraît étonnant :

1° Que Ferdinand voulût prendre le titre d'empereur, comme le disait Henri II ;

2° Que l'Espagne dût être soumise à l'empire et être un fief relevant, comme les principautés d'Allemagne ;

3° Que les Pères du concile de Tours fussent entrés dans cette contestation, et que c'eût été

(1) « Ferdinand, par la réunion des royaumes de Léon et de Castille, devint le plus puissant roi qui fût alors dans toute l'Espagne.

« Le zèle ardent qu'il avait pour la propagation de la foi et pour la pureté de la religion, sa solide et sincère piété, sa valeur et son expérience à la guerre, l'assemblage enfin des plus éminentes vertus lui mérita dans toute l'Espagne le glorieux surnom de Grand, comme on le voit encore dans les anciennes histoires et dans les vieux monuments de ce temps-là ; l'estime et la tendresse de son peuple, ou si vous voulez la complaisance et la flatterie allèrent même jusqu'à lui donner le titre pompeux d'empereur.

« MARIANA. »

Rien ne dit cependant que ce titre ait été donné au roi dans les actes officiels, et qu'il s'en soit décoré dans ses rapports de souverain à souverain. Or, l'empereur Henri II ne pouvait élever de réclamation que dans ces occasions; et, de plus, nous ne connaissons pas d'autre auteur que Mariana qui parle de ce témoignage d'admiration du peuple à l'égard du roi.

au profit de l'empereur et au préjudice du Cid;

4° En admettant qu'ils aient épousé la querelle de l'empereur, qu'ils aient été jusqu'à menacer Ferdinand d'excommunication et d'interdit.

Ferreras s'élève hautement contre ce récit, non pas tant à cause de son peu de raison d'être que parce qu'il n'en trouve pas de trace dans les histoires auxquelles il ajoute le plus de foi.

« Plusieurs historiens d'Espagne, dit-il, rapportent que dans ces années les empereurs voulurent exiger que les rois d'Espagne se reconnussent pour leurs feudataires et leur prêtassent foi et hommage; qu'il y eut à ce sujet une grande conférence dans laquelle quelques-uns furent d'avis qu'il fallait souscrire à cette demande, mais que Rodrigue Diaz de Bivar, surnommé le Cid, fut d'un sentiment contraire, lequel prévalut et lui attira de grands applaudissements (1); que ce généreux Espagnol fut député pour aller défendre l'indépendance de l'Espagne contre les prétendus droits de l'empire dans un concile qui se tenait alors en France, et qu'étant venu à Toulouse, il s'en retourna couvert de gloire par l'ordre du pontife, qui était pleinement instruit de la justice du refus que l'Espagne faisait de relever de l'em-

(1) Voir à la fin, note A.

pire. Telle est la substance de ce conte, dont les circonstances sont différentes dans les auteurs. Cette prétention est une pure fable, car je n'en ai trouvé aucun vestige ni dans les écrivains d'Allemagne, ni dans d'autres de ce temps, outre que l'histoire de ce siècle jusqu'à l'exaltation du bienheureux Grégoire VII ne permet pas qu'on le croie, et que celle du pontificat de ce pape laisse encore moins de doute à ce sujet. Par conséquent, ce conte ne mérite pas que je m'étende davantage pour en faire sentir la fausseté aux personnes versées dans l'histoire (1). »

Mariana parle du concile de Tours et Ferreras du concile de Toulouse. La confusion a été facile, les deux conciles ayant eu lieu dans le même pays et à un intervalle assez rapproché. Cependant ni à l'un ni à l'autre l'*Histoire des Papes* (2) ne constate la présence du Cid. La prétention des empereurs est elle-même complétement laissée dans l'oubli. Quintana (3) entre cependant dans les détails les plus étranges et les plus singuliers.

Si tant est que le Cid eût dû aller à l'un des conciles, il est probable que c'eût été à celui de Toulouse, ville rapprochée de la frontière; or les

(1) Ferreras, partie V^e^, siècle XI.
(2) *Histoire des Papes*, t. II.
(3) *Vita del Cid*, Quintana.

annales ecclésiastiques le placent en 1096. La présence du Cid et toutes les causes quil'eussent amené ne sont donc plus discutables. A cette date, en effet, Ferdinand et Henri II étaient morts depuis longtemps.

La *Cronica Rimada*, qui admet tout volontiers, s'avance, elle, bien davantage et n'hésite pas à faire entrer le Cid dans Paris.

« En dépit des Français, il passa les défilés d'Aspa.

« En dépit des rois et des empereurs, en dépit des Romains, il entra dans Paris. »

Il est parfaitement inutile de réfuter la *Cronica*, coupable de trop d'enthousiasme.

Bref, il faut se montrer très-réservé, sinon tout à fait sceptique, dans cette partie douteuse de la vie de notre héros (1).

Enfin, les auteurs, qui d'ordinaire se rencontrent le moins, s'accordent tous à célébrer une action d'éclat qui, vers 1075 ou 1071, augmenta encore sa renommée.

Selon Mariana, vers 1075, Alphonse, roi de Léon, et Sanche, roi de Castille, tous deux fils de Ferdinand Ier, mort le 27 décembre 1065, se rencontrèrent, dans une de leurs nombreuses guerres, en un lieu appelé Gopelara ou Vulpejar,

(1) Voir à la fin, note B.

sur la rivière du Carrion. Alphonse fut vainqueur ; mais le lendemain, par le conseil du Cid, Sanche (1) surprit à la pointe du jour l'ennemi sans défiance, le battit et s'empara d'Alphonse, réfugié dans l'église de Sainte-Marie de Carrion. Ce prince, envoyé captif à Burgos, entra peu après au monastère de Salragun, sur les bords de la Cea, et ensuite se réfugia à Tolède, auprès de l'émir Almenon ou Zaha-El-Mamôum, qui le reçut à bras ouverts.

Ce que dit Mariana est justifié par des historiens peu suspects. Lucas de Thuy s'exprime ainsi :

« Sed in illis diebus surrexerat miles quidam « nomine Rodericus Didaci, armis strenuus, qui « omnibus suis agendis extitit victor. Hic cum « jam esset magni nominis regem Sancium « adhortatus est dicens : « Ecce, inquit, Gallæci « cum fratre tuo Adefonso post hodiernam vic- « toriam quiescunt securi in tentoriis nostris : « irruamus igitur super eos primo mane illuces- « cente die, et obtinebimus ex eis victoriam.» Rex « Sancius acquievit consiliis ejus..... etc. (2) »

(1) Il paraît que du vivant même de Ferdinand, une étroite amitié unissait le Cid et Sanche, alors infant.

(2) « Vers cette époque s'était produit un vaillant chevalier appelé Rodrigue Diaz Campiator qui était sorti

Et Roderich de Tolède :

« Erat autem cum rege Sancio miles strenuus « dictus Rodericus Didaci Campiator; hic re- « gem suum devictum animans persuasit ut « quoad posset fugientem exercitum revocaret, « et in aurora Legionensibus et Gallicis impro- « vidis adveniret (1). »

Les récits sont donc semblables, la date seule diffère. Lucas de Thuy et Roderich de Tolède placent en 1071 la capture d'Alphonse.

Poursuivant ses succès, don Sanche détrôna don Garcie son frère, roi de Galice, et entreprit, sur un vain prétexte, de dépouiller ses deux sœurs.

Dona Elvire ne lui opposant aucune résistance, il s'empara sans difficulté de Tiro, sa

victorieux de toutes ses entreprises. Comme il jouissait déjà d'une grande réputation, il encouragea par ses exhortations le roi Sanche : « Voici tout près les Gallicins « qui, avec ton frère, reposent tranquilles dans nos tentes, « confiants dans leur succès d'hier. Précipitons-nous donc « sur eux à l'aube naissante, et nous leur arracherons la « victoire. » Le roi Sanche acquiesça à ses conseils... »

(1) « Il y avait avec le roi Sanche un courageux compagnon du nom de Rodrigue Diaz Canpiator. Ce soldat ranima le courage de son roi vaincu, le persuadant de faire tous ses efforts pour rallier son armée fugitive et de tomber à l'improviste, au point du jour, sur les Galiciens et les Léonais sans défiance. »

capitale, et vint mettre le siége devant Zamora, ville qui appartenait à dona Urraque et qui était défendue par don Arias Gonzalez.

« Occupatis itaque fratrum regnis terram so-
« rorum voluit etiam occupare indignans soro-
« ribus, eo quod Adelfonso fugitivo et exuli
« condolebant, et ditionis suæ phalangibus
« conglobatis urbem aggressus est Zamorensem,
« et obsidione conclusam cœpit fortiter impu-
« gnare (1). » Rod. de T.

Déjà le siége s'avançait (2), lorsqu'un chevalier du nom de Vellido Dolfos sortit de la ville, pénétra dans le camp de don Sanche et le tua au milieu de son armée, 1075 selon Mariana, et 1072 selon Roderich de Tolède.

L'assassin prit la fuite, et sur un cheval rapide se réfugia dans Zamora, qui lui ouvrit ses portes. Vainement le Cid le poursuivit, il ne put l'atteindre.

Ce fait se trouve relaté dans la plupart des chroniqueurs, ainsi que la poursuite du Cid; il

(1) « S'étant emparé du royaume de ses frères, il voulut aussi occuper les possessions de ses sœurs, disant avec indignation qu'elles s'affligeaient de ce qu'Alfonse était fugitif et en exil; sous ce prétexte il investit la ville de Zamora avec ses troupes, et commença très-vivement un siége régulier. »

(2) Voir à la fin la note C.

n'y a guère que Lucas de Thuy qui passe celle-ci sous silence :

« Et dùm Sancius rex esset in ipsa obsidione « egressus est de ipsa civitate, magnæ audaciæ « miles nomine Velletius Arnolfi qui ipsum re- « gem Sancium ex adverso lancea inopinate « percussit. Quâ lanceâ rex dolo perfossus vitam « simul cum sanguine perdit. Idem vero miles « qui eum tam audacter percussit, cursu ra- « pidissimi equi Zamoræ receptus est (1). »

Selon la romance, Dolfos, chevalier zamoréen, aurait usé de ruse pour tuer don Sanche.

« Dolfos sort de Zamora en courant avec précipitation. Il va fuyant les fils du bon vieillard Arias Gonzale. Dans la tente du bon roi, c'est là qu'il s'est réfugié.

« Dieu vous garde, grand roi!

— Vellido, sois le bienvenu!

— Seigneur, je suis ton vassal et de ton parti; et pour avoir conseillé à ce vieux Arias

(1) « Tandis que le roi Sanche était occupé à ce siége, un chevalier d'une grande audace, nommé Vellitus Arnulfi, sortit de la ville et frappa à l'improviste le roi de sa lance; celui-ci perdit la vie en même temps que son sang, qui s'en allait par la blessure traîtresse qu'il avait reçue. Le chevalier qui avait agi avec une si remarquable hardiesse se réfugia, grâce à la course rapide de son cheval, dans la ville de Zamora. »

Gonzale de te remettre Zamora, puisqu'on te l'avait enlevée, il a voulu me tuer, et je me suis échappé de lui. Je viens vers toi, seigneur, pour être à tes ordres, avec le désir de te servir comme le doit tout gentilhomme. Je te ferai entrer dans Zamora, quelque chagrin qu'en ait Arias Gonzale. Tu y entreras par une porte secrète. »

Le bon Arias, plein de loyauté, avait averti le roi du parapet du rempart, disant ces paroles : « A toi je dis, ô bon roi, et à tous les Castillans, que d'ici est sorti Vellido, Vellido méchant traître; que, s'il te fait quelque trahison, il ne faut point nous l'imputer. »

Vellido, qui tient le roi par la main, avait entendu cela. « Ne croyez pas, seigneur, ce qu'il a dit contre moi. Don Arias parle ainsi afin qu'on n'entre pas dans la place, parce qu'il sait bien que je sais par où on peut la prendre. »

Alors parla le roi plein de confiance en Vellido : « Je te crois bien, Vellido Dolfos, mon bon serviteur. Ainsi, allons sur-le-champ voir la porte secrète.

— Allons sur-le-champ, seigneur, et seul, sans être accompagné, sortez du quartier général. »

Le bon roi s'était éloigné avec l'intention de faire certaine chose dont personne ne peut se dispenser.

Il donna à Vellido le javelot qu'il portait.

Celui-ci, lorsqu'il le vit ainsi tournant le dos et sans défense, se levant sur les étriers, lança l'arme sur lui avec force, l'atteignit aux reins et le traversa jusqu'à la poitrine. Aussitôt alors tomba le roi mortellement blessé.

Il le vit tomber, don Rodrigue, qu'on appelle de Bivar, et comme il le vit blessé, il chevaucha sur son cheval avec tant de hâte qu'il ne chaussa point les éperons. Le traître fuyant, le Castillan allait après lui. S'il était sorti vivement, il rentra plus vite encore.

Rodrigue arrivait. Déjà Dolfos était en sûreté. Et le petit-fils de Layn Calvo se maudissait, disant : « Maudit soit le chevalier qui a chevauché comme moi! Si j'eusse porté des éperons, le méchant ne m'aurait point échappé. »

Privée de son chef, l'armée de Sanche se débanda, à l'exception d'un corps de Castillans qui conduisit la dépouille mortelle du roi au monastère de Ona, où elle fut inhumée.

Cet événement profita à Alphonse. Appuyé par la reine Urraque, ce prince quitta Tolède et fut reconnu roi de Léon, de Castille et de Navarre par les grands réunis, sous la condition qu'il affirmerait par serment n'avoir pas trempé dans le meurtre de son frère.

Une assemblée se tint donc à Burgos, 1075 suivant Mariana, 1073 suivant Lucas et Roderich. Toutefois, par égard pour Alphonse, qui, ayant consenti à prêter le serment exigé, affirmait ainsi son innocence, et par respect pour la majesté royale, nul des grands n'osait s'avancer pour le recevoir, quand le Cid s'y offrit et le prince le prononça entre ses mains. Mais, soit qu'il fût réellement coupable de la mort de son frère, soit que l'audace de Rodrigue l'eût blessé, Alphonse ne lui pardonna jamais ce fait entièrement.

« Sed cum nemo vellet ab eo recipere jura-
« mentum, ad recipiendum se obtulit solus Ro-
« dericus Campiator. Undè et posteà, licet stre-
« nuus, non fuit in ejus oculis. » Roderich (1).

« Cumque nullus esset qui juramentum a
« rege auderet accipere suprafatus Rodericus
« Didaci, strenuus miles juramentum a rege
« accepit : quapropter rex Adefonsus semper
« habuit eum exosum. » Lucas de Th. (2).

La demande des grands à Alphonse de prêter

(1) « Mais comme personne ne voulait recevoir son serment, seul Rodrigue Campéator s'offrit à le recevoir. C'est pour cette cause que dans la suite, tout brave guerrier qu'il était, il ne fut pas en grâce auprès du roi. »

(2) « Et comme il n'y avait personne dans l'assemblée qui osât recevoir le serment du roi, Rodrigue Diaz, le vaillant guerrier dont il a été déjà parlé, le reçut; et

serment, l'initiative du Cid, qui s'offre seul pour le recevoir, les paroles du roi, la réponse du héros, tout cela se trouve dans une vieille romance qui nous a été conservée :

« Que votre demande vous soit accordée, dit Alphonse, demain je jurerai dans l'église de Gadea (1); aujourd'hui seulement je désire savoir quel est celui de vous qui a pensé à m'imposer ce serment. — C'est moi, répond le Cid. — Vous, don Rodrigue! Réfléchissez cependant que demain vous devez être mon sujet. — Aujourd'hui je ne le suis pas encore, et j'y réfléchirai, seigneur, quand une fois vous serez mon roi (2). »

Cependant, par ordre du roi, il passa en Andalousie, réduisit les rois maures de Séville et de Cordoue, qui refusaient de payer tribut; et, prenant la petite ville de Logrono, il entra sur les

pour ce motif le roi Alphonse l'eut toujours en aversion. »

(1) A Santa-Gadea de Burgos, dit le Romancero, où jurent les gentilshommes; c'est là que le Cid reçut le serment du roi castillan. La formule est si terrible qu'elle épouvante tout le monde. C'est sur une serrure de fer et une arbalète de bois.

Le peuple a longtemps adressé un culte aventuré à la serrure de la porte principale de l'église. Pour y mettre fin, l'évêque don Passual de la Fuente la fit enlever.

(2) Herder, *Recueil de Romances sur le Cid.*

terres de Navarre et de Calahorra, qu'il dévasta, provoquant en vain au combat son ennemi, le comte Garcí Ordonez.

« C'était en 1511 (1073), Ruy Diaz entra à Logrono, dans la terre de Navarre et dans celle de Calahorra, avec un grand appareil, promenant l'incendie et l'épouvante dans toute la contrée. Il s'approcha du château de Faro, le prit, et envoya au comte Garci Ordonez des messagers pour lui dire qu'il l'attendrait sept jours; et il attendit. Les plus puissants du pays se joignirent au comte, mais tous ensemble ils n'osèrent en venir à une bataille avec le Cid (1). »

Puis il battit le roi de Grenade, qui opprimait le roi de Séville, nouveau vassal d'Alphonse, et les força de s'allier tous deux. Ces victoires lui méritèrent les surnoms de Belliqueux et de Guerrier. Il vainquit encore les Maures d'Aragon, et, poussant jusqu'à Tolède, il ravagea les approches de la ville et fit sept cents esclaves.

Toute cette gloire excita l'envie des courtisans qui entouraient le roi; ils lui représentèrent ce pouvoir toujours croissant dont il disposait, et lui peignirent sous les couleurs les plus sombres les ruines dont il avait entouré Tolède, au mépris du traité qui existait entre son roi et les

(1) *Chronique de Cardena.*

chrétiens. Cette particularité que le Cid n'ignorait pas servit à le perdre, et Alphonse, l'esprit capté, l'exila (1080), lui accordant le court délai de neuf jours pour quitter le royaume. Dans sa retraite il passa par Burgos; un poëte de la fin du XII^e siècle rapporte de la façon suivante son entrée dans cette ville :

« Mon (1) Cid Ruy Diaz arriva dans Burgos (2) escorté de soixante bannières. Hommes et femmes étaient sortis pour le voir, et les regrets étaient si grands que les pleurs coulaient de leurs yeux, et qu'ils s'écriaient d'une commune voix : « Dieu! le bon vassal, s'il avait un « bon maître! » Ils lui auraient volontiers offert leurs maisons, mais aucun ne l'osa, tant on craignait la colère du roi Alphonse. Avant la tombée de la nuit, il était venu de sa part à

(1) Mon (*mio*), terme souvent employé en espagnol comme indiquant l'amitié de celui qui l'emploie et la distinction à l'égard de celui qui en est gratifié.

(2) Le Cid avait eu une maison à Burgos; c'est dans la Calle Alta que se trouve la place où fut le *Solar del Cid* (maison du Cid).

Un monument a été érigé en 1784 sur les ruines de cette demeure illustre; il se compose d'une colonne portant un écu armorié et un écusson. Des deux côtés sont deux obélisques; l'un porte les armes de San Pedro de Cardena, où le Cid fut inhumé; l'autre l'inscription *Caput Castellæ*, et les insignes particuliers de la ville de Burgos.

Burgos avec grande précaution, et soigneusement scellée, une charte portant défense expresse à tous de donner asile à mon Cid Ruy Diaz, sous peine de perdre les biens, les yeux, et même la vie. Tous les chrétiens en eurent une grande douleur, mais ils se cachèrent de mon Cid, n'osant lui rien dire. »

Comme on voit par cette pièce, l'amour du peuple pour ce grand ennemi des Maures était extrême et probablement plus vif que pour le roi lui-même.

Enfin, le Cid sortit du royaume, se séparant avec peine (comme l'ongle de la chair, dit le poëme) de ceux qui lui avaient fait escorte jusqu'à Saint-Pierre de Cardena.

Exilé, il n'en continua pas moins la guerre contre les Maures. Ayant réuni une troupe entièrement à lui, composée de parents, d'alliés et de soldats qui venaient servir sous les ordres d'un si vaillant chef, il ne donna plus de relâche aux Infidèles.

« Rodericus Didaci Campiator, qui ex causa quam diximus non erat in oculis Adefonsi gratiosus, conserta manu consanguineorum et militum aliorum, proposuit per se Arabes infestare (1). » Roderich.

(1) « Rodrigue Diaz Campéator, qui, pour les causes

Il commandait « à trois cents lances toutes avec leurs pennons », et les plus courageux chevaliers le secondaient. C'était Martin Antolinez, ce bourgeois de Burgos, riche, vaillant et rusé, qui avait maintes fois, et surtout au début de son exil, conseillé le Cid sagement; c'étaient Minaya Alvar Fanez, le cousin du Campeador, Martin Munoz, Galin Garcia d'Aragon, Muno Gustioz, Martin Pelaez, Nuno Bustos de Lincuella, et Pedro Bermudez, qui portait la bannière du Cid, Pelez Munoz, Alvar Salvadores et Fernan Alphonse, tous quatre fils de Fernan Diaz et proches parents de leur chef.

Avec cette troupe, le Cid mit le siége devant le château d'Alcoyer et le prit (1076), après avoir battu un corps d'armée envoyé par Taucis, émir de Valence, au secours de la place, et blessé les rois Fariz et Galde, qui le commandaient. Le poëme entre dans de curieux détails sur la prise d'Alcoyer ou Alcocer.

« Lorsque mon Cid vit qu'à lui Alcocer ne se rendait pas, il imagina un stratagème et ne tarda pas à le mettre à exécution. Il laissa une tente dressée et emporta les autres. Il descendit

que nous avons citées plus haut, n'était pas dans l'amitié du roi, rassembla une troupe de parents et de soldats, et entreprit de faire la guerre aux Maures à ses seuls dépens. »

le Jalon (1), sa bannière levée, les cuirasses revêtues et les épées ceintes, en manière d'homme habile, pour les attirer dans une embuscade. Ceux d'Alcocer voient cela : Dieu ! comme ils se réjouissent ! « Le pain et l'orge ont manqué « à mon Cid. Il a laissé une tente et emporte « les autres avec peine. Il s'en va de façon, « mon Cid, comme s'il échappait à une pour- « suite. Assaillons-le, et nous ferons un grand « butin, avant que ceux de Teruel le prennent; « sans quoi, ils ne nous en donneront rien. La « rançon qu'il nous a prise, il faut qu'il nous « la rende au double. » Ils sortirent d'Alcocer avec une hâte étonnante. Mon Cid, quand il les vit dehors, s'enfuit comme s'il eût été poursuivi. Il s'enfuit en descendant le Jalon; contre les siens personne ne combat. Ceux d'Alcocer disent : « Déjà le butin nous échappe ! » Les grands et les petits s'élancent dehors avec le désir de prendre; ils ne pensent à rien autre. Ils laissent les portes ouvertes de façon que personne ne les garde. Le bon Campéador avait tourné le visage. Il vit qu'entre eux et le château il y avait grand espace; il fit retourner sa bannière et piqua vivement de l'éperon : « Frappez-les, chevaliers, tous sans hésitation.

(1) Le Jalon, petite rivière.

« Avec la grâce du Créateur, nôtre est le butin. » Ils sont retournés avec eux par le milieu de la plaine. Dieu! que bonne est leur joie en cette matinée! Mon Cid et Alvar Fanez piquaient des deux en avant. Ils ont de bons chevaux, sachez-le, et qui vont à leur guise. Entre eux et le château alors ils entrèrent. Les vassaux de mon Cid donnèrent sus sans pitié. En une heure et un peu de temps, ils tuèrent trois cents Maures, tandis que ceux qui sont dans l'embuscade poussent de grands cris. Les laissant devant eux, ils marchent au château. L'épée nue, à la porte ils s'arrêtent. Incontinent arrivèrent les leurs, car finie est la poursuite. Mon Cid gagna Alcocer, sachez-le, par cette ruse.

« Arrive Pero Bermuez, qui tient en main la bannière. Il la plaça sur le château, à l'endroit le plus élevé. Alors parla mon Cid Ruy Diaz, celui qui en bonne heure naquit : « Grâces « soient rendues au Dieu du ciel et à tous les « saints! à présent, maîtres et chevaux, nous « aurons un meilleur gîte. Écoutez-moi, Alvar « Fanez, et tous les chevaliers. Dans ce château, « nous avons pris un grand avoir. Les Mores « gisent tués, j'en vois peu de vivants. Les « Mores et les Moresques, nous ne pourrons « les vendre; à les décapiter nous n'aurions « nul profit. Recueillons-les dedans, car nous

« sommes maîtres de l'endroit. Nous logerons « dans leurs maisons, et d'eux nous servirons. »

Sur son butin, il fit au roi Alphonse présent de soixante-dix chevaux harnachés magnifiquement, portant chacun pendu à l'arçon de la selle un cimeterre orné de pierres précieuses, et menés par trente esclaves maures.

Le vulgaire, moins ingrat que les grands, le décorait des titres de libérateur de la patrie, terreur et effroi des infidèles, défenseur et protecteur de la religion.

Ce concert de toute la nation, et les représentations de quelques amis restés fidèles à Rodrigue dans la mauvaise fortune, ébranlèrent Alphonse. Il pardonna au guerrier, accepta ses présents, mais ne le rappela pas encore auprès de lui, le laissant poursuivre ses succès et employer utilement une grande quantité de soldats, qui, inoccupés, eussent formé des troupes redoutables pour le pays.

Le Maure Almofala s'étant rendu maître en Andalousie du château de Grados, appartenant à l'émir Adofil, celui-ci demanda l'appui du roi Alphonse, qui envoya le Cid avec son armée. Almofala fut pris, remis entre les mains d'Alphonse (1081), et Grados rendu à Adofil.

De même Sanche, roi d'Aragon, s'étant joint

à Alfagio, roi de Denia, soulevé contre le pouvoir chrétien, tous deux furent encore battus par le Cid, qui, en témoignage de la reconnaissance de son roi, reçut les trois villes de Briviesca, de Berlanga et d'Arcejona. Mais, à quelque temps de là, le vaillant guerrier fut atteint dans sa plus chère affection. Son fils don Diègue Rodrigue de Bivar tomba frappé à mort dans une rencontre en Castille, où Alphonse en personne défit près de Consuegra le Maure Alfagio à la tête d'une nouvelle armée (1083).

Il est à croire qu'après la mort de son fils, le Cid se retira quelque temps dans ses domaines : on ne le voit plus en effet prendre part ni à aucunes guerres, ni à aucuns siéges, pas même à la prise de Tolède, que le roi Alphonse réduisit le 25 mai 1085 après un pénible siége de quatre ans. Enfin, en 1086, et peu de jours avant la grande bataille de Zulaka ou de la Glissoire, bataille que le roi africain Youssouf ben Taschfyn (1) perdit, suivant les uns, gagna contre Alphonse, suivant le plus grand nombre (2), l'émir d'Almérie s'excusa de ne point rejoindre l'armée de ses coreligionnaires, alléguant le qui-

(1) Ce Youssouf est le Haaroun al Raschyd des populations du couchant. Les poëtes arabes en ont fait le héros de mille contes et de mille chants.

(2) Voir à la fin la note D.

vive perpétuel où le tenait un voisin gênant (1). Il est fort possible que ce fût le Cid, d'autant plus qu'Alphonse avait fait appel à toute sa noblesse, laquelle est énumérée dans plusieurs auteurs, sans qu'on y rencontre le nom de Rodrigue. Après la bataille de Zulaka, le roi Youssouf quitta l'Espagne, laissant le commandement de son armée et ses pouvoirs à son lieutenant l'émir Schyr-ben-Abou-Bekr. Ce retour dans ses États a donné à penser à certains historiens que le succès du roi infidèle avait été moins complet que ne le célèbrent les historiens arabes. Mais, comme son fils Abou-Bekr-ben-Omar mourut dans ce temps, il est probable que son retour en Afrique fut dû à cette perte. D'ailleurs, en 1089, Youssouf revint en Espagne et vint mettre le siége devant la forteresse de Lebit (ou Alir, ou encore Alcocer), à douze milles de Horca, dans le royaume de Murcie. Après une résistance fort longue et très-meurtrière, le Cid, qui s'était jeté dans la place, se voyant ainsi que ses compagnons réduits à la famine, fit une sortie désespérée (2), dispersa l'armée de Youssouf, fit prisonniers trois rois maures alliés du roi africain et recueillit un grand butin. Il en-

(1) Condé et les historiens arabes.
(2) Quintana, *Vita del Cid*.

voya au roi Alphonse trente chevaux d'un grand prix et fit dire à sa propre intention mille messes dans Sainte-Marie de Burgos.

Ce fait d'armes magnifique et inespéré ne préserva pas le héros des coups de l'injustice. Poussé par le comte de Najera, Garci Ordonez, envieux et implacable ennemi de la gloire du Cid (1), Alphonse, sans que les motifs paraissent bien déterminés, l'exila pour la seconde fois dans le courant de l'année suivante (1090). Et cependant cette mesure coïncidait avec le départ, qui devait être sans retour, du roi africain vaincu.

Dans ce second exil Rodrigue releva, au sud de Saragosse, le château de Pennicastel, qui était en ruines, l'arma, le fortifia avec le plus grand soin, et le pourvut de vivres de façon qu'il pût résister à un long siége.

L'emplacement du château prit dans la suite le nom de Pena del Cid, ou Roche du Cid, qui lui est resté. La Pena del Cid est située dans la province d'Aragon, dans l'archevêché de Saragosse, et à seize lieues d'Alcanez.

« Le voyageur qui aujourd'hui remonte le « Rio-Martine vers sa source aperçoit à droite, « au fond d'une petite vallée qui confine au

(1) Sanchez.

« territoire de Villaroya et de Montolvan, un « vieux château désert, bâti sur un pain de su- « cre de roche, fort haut, qui commande toute « la vallée. C'est tout ce qui reste de ce premier « établissement, siége de la puissance ou, si l'on « veut, de la royauté du Cid, dont Terruel, selon « nos conjectures, devint plus tard le centre « d'opération sous le patronage de l'émir d'Al- « baraccin. A peine quelques pâtres l'habitent- « ils aujourd'hui, semblables à ces bergers des « pâturages de l'Estramadure et des hauteurs « de la Siera-Morena dont parle un moderne « voyageur (M. Didier), vêtus des pieds à la tête « de peaux de mouton, si bien qu'on ne distin- « gue pas le berger du troupeau. Le sauvage « habitant de la Pena del Cid, comme celui de « la Montagne Noire, dort aussi couché au soleil, « l'escopette au côté, ou s'appuie sur sa houlette « garnie de fer, et reste ainsi penché des heures « entières dans une profonde immobilité. Comme « celui de l'Espagne occidentale, il rêve aussi « sans doute des trésors enfouis par les Arabes; « il relève le château fantastique du Cid, il y « dresse des festins splendides. Pour avoir trop « d'imagination dans sa misère, c'est là un sol- « dat tout prêt pour le héros à la manière du « Campeador, et le pâtre deviendra soudaine- « ment soldat ou bandit, à la voix du premier

« condottiere politique qui l'appellera, que ce « soit Rodrigue de Bivar ou Cabrerera (1). »

C'est de ce château fort de Pennicastel, comme de l'aire d'un aigle, que le Cid fondit sur les princes maures qui l'entouraient. Leur allié Sanche Ramirez ou Raymond III (2), comte de Barcelone, vint à leur secours; il fut défait, et Rodrigue captura ses deux fils ou Pierre d'Aragon seul, car il y a partage dans les opinions. De grandes richesses et l'épée de Raymond, nommée Colada, qui valait plus de mille marcs d'argent, furent la proie du vainqueur. Cependant, généreux dans ses victoires, le Cid ne garda pas de prisonnier.

« Cumque versus frontariam Aragoniæ per« venisset, Rodericus, congressus cum rege Pe« tro Aragoniæ obtinuit contra eum et etiam « vivum cepit, sed continuo manumisit (3). » Roderich.

On voit que Roderich de Tolède ne donne que Pierre d'Aragon comme captif; beaucoup n'indiquent pas non plus la présence de Ray-

(1) Ch. Romey.

(2) Selon quelques-uns ce serait Bérenger et non pas Raymond, qui était alors comte de Barcelone et que le Cid battit au printemps de l'année 1091.

(3) « Parvenu à la frontière d'Aragon, Rodrigue ren« contra Pierre, roi de ce pays, le battit et le fit même « prisonnier, mais il lui rendit de suite la liberté. »

mond à la bataille; cependant son épée laissée à l'ennemi fait croire qu'il guidait en personne son armée.

Lucas de Thuy, Roderich, Mariana, placent en 1093 cette affaire et la reddition qui en résulta des villes de Fraga et de Balbastro.

Accompagné de son allié et ami l'émir d'Albaraccin et de l'émir de Saragosse, le Cid soumit encore Xercia, Alicante, Almunear, harcelant sans cesse les Maures Celtibériens.

Youssouf avait asservi les petits rois arabes d'Espagne; ceux-ci formèrent une ligue et en donnèrent le commandement au Cid, qui défit (1093) Schyr, lieutenant d'Youssouf, et son allié le comte Garci Ordonez, lequel était toujours d'un parti quel qu'il fût, pourvu que le Cid entrât dans le contraire.

Il secourut Valence, qu'assiégeait le roi de Dénia et sur laquelle régnait Hiaya, allié d'Alphonse. Mais, le roi de Dénia mis en fuite et lui-même éloigné, un certain Abenxafa ou Ahmed-ben-Djefah, ou Ahmed-El-Moaféry, tua le roi Hiaya et s'empara du pouvoir. Rodrigue revint pour venger son protégé et mit le siége devant Valence. « La ville de Valence est située dans le pays des Édétains; elle est placée sur le bord de la mer, dans un pays très-agréable et très-abondant où l'air est peut-être le plus doux et le plus

tempéré de toute l'Espagne; elle était aussi fameuse de ce temps-là qu'elle l'est encore aujourd'hui par la multitude, la richesse et la politesse de ses habitants, aussi bien que par le commerce des nations étrangères, qui y apportent toutes sortes de marchandises (1). »

Très-fortifiée et vaillamment défendue, la ville ne se rendit qu'après un siége de quatre mois, probablement en mai ou en juin 1094. Une des conditions de capitulation était que le Cid serait gouverneur de la place, mais garderait comme Cadhi al Codhah ou juge suprême l'ancien gouverneur Ahmed.

Investi d'un pouvoir quasi royal, Rodrigue, tranquille et respecté, administra Valence jusqu'en 1095, époque à laquelle il souilla ses lauriers par un acte d'horrible cruauté.

Rosseuw-Saint-Hilaire, qui, dans son histoire d'Espagne, n'accorde qu'une page ou deux à l'histoire du Cid, sans paraître avoir grande croyance en son existence, dit à propos de ce fait:

« Nous respectons le culte de l'Espagne pour « ce personnage idéal du Cid, que les chroni- « ques et les romances représentent comme le « type accompli de toutes les qualités du che- « valier; mais le rôle que lui font jouer les récits

(1) Mariana.

« arabes détruit un peu tout cet échafaudage « de loyauté et de vertu sans tache, peu vrai- « semblable dans une espèce de condottiere en « guerre avec son souverain et louant ses ser- « vices à qui les payait le mieux. Suivant la « chronique, — le Cambitour (qu'Allah le mau- « disse) — avait promis au Wali de le maintenir « dans son gouvernement et l'y laissa, en effet, « quelque temps ; mais Ahmed, qui s'endormait « dans son imprudente sécurité, en fut réveillé « tout d'un coup pour se voir jeter en prison « avec toute sa famille. Le Cambitour le somma « de lui révéler le lieu où l'émir avait caché ses « trésors, et n'épargna pour lui arracher son se- « cret ni menaces, ni promesses, ni tortures. « Ahmed ne révéla rien, peut-être parce qu'il « ne savait rien ; mais le Cid, irrité, fit allumer « au milieu de la grande place de Valence un « feu si violent que sa flamme ardait à une « grande distance, et il donna l'ordre d'y jeter « Ahmed et toute sa famille. Alors le malheu- « reux Ahmed, se couvrant la figure, s'écria : « Que la volonté d'Allah soit faite! » et en peu « de temps il fut consumé, en l'an 1095, dans « la même lune où le maudit Cambitour était « entré dans Valence. Et ainsi fut vengé le bon « émir Hiaya, que ce traître Khadi avait livré « à Youssouf. »

Il faut se montrer plein de réserve dans ses appréciations sur cette partie de la vie du Cid. M. Damas Hinard s'exprime ainsi sur la *chronique* à ce propos :

« Malgré la haute valeur que possède à nos yeux la *chronique du Cid*, nous n'hésitons pas à le déclarer : sur les événements de Valence en particulier, cette chronique ne mérite, selon nous, aucune confiance. Et voici pourquoi. D'abord c'est que, — comme il faut bien le remarquer, — dans la chronique du Cid le récit des choses de Valence n'appartient pas à l'auteur espagnol. C'est une chronique arabe, traduite et maladroitement insérée dans la chronique espagnole (je ne sais à quelle époque). Il est facile de s'en assurer. L'auteur arabe de ce récit se trouve nommé dans plusieurs chapitres ; dans l'un d'eux le traducteur s'énonce même en ces termes : « Et comme le raconte l'histoire qu'A-« aben-Alfange écrivit en langue arabe sur ce su-« jet. » Ainsi donc le récit des choses de Valence, dans la chronique du Cid, est l'ouvrage d'un More de cette ville. Or, le plus simple bon sens indique ce que doit être l'histoire d'un homme écrite par son ennemi ; et que sera-ce donc quand c'est l'histoire du vainqueur écrite par le vaincu ? »

Par ce qui précède (page 56), Rosseuw pla-

cerait donc la prise de Valence par le Cid en 1095, d'après la citation qu'il fait de l'historien arabe.

A la même époque, une armée sous les ordres de Bucar, roi de Maroc, ayant débarqué pour venir au secours des Maures d'Espagne, le héros repoussa les 50,000 hommes qui la composaient, tua leur chef de sa propre main et s'empara de son épée Tizon, qui valait 1,000 marcs d'or (1).

Cependant, au dedans, le Cid commençait à être fort occupé; les habitants de Valence, qu'il gouvernait despotiquement, indisposés contre lui et terrifiés par le supplice récent d'Ahmed, tentaient de se soulever. Enfin, voyant sa conquête sur le point de lui échapper, Rodrigue l'offrit à son suzerain Alphonse. Déjà, lors de la prise de la ville, il avait envoyé au roi, en signe d'hommage, deux cents chevaux et autant de cimeterres ornés de pierreries. Ainsi il s'était en partie ramené ses bonnes grâces. Le don de Valence acheva et pour toujours de lui gagner son amitié. Le monarque envoya une garnison chrétienne occuper la citadelle (1098), et un premier évêque, Jerôme de Visquius, apporta dans cette ville infidèle les lumières de la vérité. Toutefois, jusqu'à sa mort, le Cid resta comme

(1) Cette épée Tizon se trouve à l'Armeria de Madrid.

maître de la ville et à la tête des forces qui la contenaient.

Au milieu de toutes ces guerres, le Cid avait, sous l'inspiration du roi Alphonse, marié (1095) ses deux filles dona Elvire et dona Sol avec don Diégo et don Fernand, comtes de Carrion, jeunes seigneurs d'une origine illustre et d'une grande richesse. Les princesses apportèrent aux infants une grosse dot en argent, des châteaux nombreux et les deux précieuses épées Colada et Tizon, que le Cid avait conquises sur Raymond et sur Bucar. Mais, cruels autant qu'ils étaient lâches (1), les époux, après en avoir joui, projetèrent de se défaire de leurs femmes, dont ils n'avaient convoité que les richesses.

Laissons parler le Romancero :

(1) Le Cid, comme certains grands seigneurs de notre propre pays, — on se rappelle la ménagerie royale de l'hôtel Saint-Pol, — avait en cage des animaux féroces. Un lion, s'étant échappé, causa aux infants une peur telle que seuls de toute la Cour ils se cachèrent honteusement.

Dans un combat contre les Maures, ils donnèrent également, en prenant la fuite, la triste preuve d'une insurmontable couardise; peut-être le mépris qu'ils inspirèrent dès lors au Cid, et que celui-ci ne put cacher, fut-il une des causes de leur cruauté envers dona Elvire et dona Sol.

« Les noces terminées, les princesses et leurs époux parvinrent jusqu'aux frontières de la Castille; ils passèrent le Duero, et, étant arrivés dans le pays de Berlanga, où il y avait une grande forêt (1), ce lieu parut commode aux traîtres infants pour exécuter le projet plus que barbare qu'ils avaient concerté avec leur oncle Suero.

« Après s'être défaits de tous leurs gens, qu'ils envoyèrent de côté et d'autre sous divers prétextes, ils ne retinrent auprès d'eux que ceux qui étaient dans leur confidence et qui devaient être les ministres de leur cruauté. Les infants s'écartèrent du grand chemin, et s'étant enfoncés dans le plus épais de la forêt, ils dépouillèrent les deux comtesses leurs épouses, les attachèrent à des arbres, les fouettèrent de la manière la plus cruelle, sans que ni la pudeur, ni les prières, ni les larmes, ni les cris des pauvres princesses, qui appelaient Dieu et les hommes à leur secours, fussent capables de toucher ces furieux; ils ne cessèrent de maltraiter ces deux épouses infortunées jusqu'à ce qu'étant eux-mêmes las de frapper, ils les laissèrent comme mortes, évanouies et baignées dans leur sang (2).»

Félix Munoz, parent du Cid, était de la suite

(1) La forêt de Berlanga, également appelée le Rouvrai de Corpès.

(2) Mariana.

des princesses, et, ne les voyant pas revenir, les chercha en secret. Il les trouva dans l'état pitoyable où les avaient laissées les infants, et les ramena à leur père.

La colère du Cid fut grande; il demanda justice au roi Alphonse, qui assembla les Cortès à Tolède. En leur présence, Rodrigue réclama 300 marcs d'argent qu'il avait donnés en dot à ses filles, et les deux épées Colada et Tizon, que ses gendres n'eussent pu manier.

Le roi fit droit à de si justes exigences, et Pedro Bermuez et Martin Antinolez, parents et lieutenants du héros, ceignirent les glaives restitués.

Alors le Cid :

« Je vous rends mercy, mon seigneur et mon « roi, au nom de la charité; mais la plus grande « de mes offenses, je ne puis l'avoir oubliée. « Écoutez-moi, toute la cour, et affligez-vous de « ma douleur. Je ne puis être satisfait des in- « fants de Carrion, qui m'ont déshonoré d'une « manière si indigne, autrement que par un « combat. Dites-le donc, infants ! comment « vous avais-je offensé, ou en jeu, ou en réalité, « ou d'aucune autre manière? Je le soumets au « jugement de la Cour, pour laquelle vous sou- « lèverez les voiles de votre cœur. Je vous ai

« donné mes filles à Valence avec beaucoup
« d'honneurs et de richesses, si vous ne les ai-
« miez pas, vous, chiens de traîtres, pourquoi
« les tiriez-vous de Valence où elles étaient ho-
« norées? pourquoi les avez-vous laissées seules
« dans la forêt de Corpès, exposées aux bêtes
« féroces et aux oiseaux des montagnes? Les
« affronts que vous leur avez faits retombent
« sur vos têtes, c'est à la Cour à dire si vous me
« devez satisfaction (1). »

Les Cortès ordonnèrent le combat singulier et l'ajournèrent à vingt et un jours; les infants de Carrion y furent battus et déclarés lâches et félons.

Une réparation plus grande fut d'ailleurs offerte au Cid (1098) par don Ramire, roi de Navarre, et don Pedro, roi d'Aragon, qui lui demandèrent et obtinrent en mariage ses deux filles déclarées veuves (2); magnifique hommage rendu à l'autorité morale du champion infatigable de la religion catholique, et magnifique d'autant plus qu'il partait de deux rois s'honorant de l'alliance d'un simple gentilhomme.

(1) Herder, *Recueil de Romances sur le Cid.*

(2) Dona Sol devint veuve de bonne heure et épousa en troisièmes noces, vers 1103, le comte de Barcelone, don Raymond Bérenger, surnommé le Grand.

Cependant la dernière année du Cid fut encore marquée par un plus grand témoignage d'intérêt et de déférence. Un monarque puissant, souverain de contrées lointaines, le schah de Perse, lui envoya comme à son pair des ambassadeurs (1).

Assoupi par le poids de l'âge, le Cid, le grand capitaine, était assis sur son siége élevé (2); auprès de lui Chimène et ses filles brodaient une toile fine. Chimène du doigt leur faisait signe de ne point troubler le doux sommeil de leur père, et toutes se taisaient lorsque deux ambassadeurs de Perse arrivèrent en pompe avec des fanfares pour saluer le Cid, car la renommée de ses hauts faits et la grandeur de son mérite, célébrées par les Arabes et les Maures, avaient pénétré jusque dans la Perse lointaine, et le sultan, ravi de la gloire du héros, lui en-

(1) Les Romances placent à tort l'ambassade du schah de Perse avant l'épisode des infants de Carrion. Dans l'une d'elles, le Cid dit, en parlant à ses gendres et leur reprochant les dons qu'il leur avait faits :

« Je vous donnai des chaînes d'or d'Arabie, travaillées « de la manière la plus ingénieuse, que le roi de Perse « m'avait envoyées par son ambassade. »

Nous ne croyons d'ailleurs que modérément à l'ambassade elle-même.

(2) Sorte de chaise curule en ivoire, prise par le Cid à Valence.

voyait en présent des étoffes de soie et des parfums.

Les envoyés se présentèrent devant lui avec des chameaux chargés : « Ruy Diaz, » lui dit l'un d'eux en inclinant ses regards, « Ruy Diaz, vaillant guerrier, notre puissant sultan t'offre aujourd'hui son amitié. Il en jure par la vie de Mahomet, s'il pouvait t'avoir dans son pays, il donnerait la moitié de son royaume pour s'assurer ton amitié; et c'est pour te prouver son estime qu'il t'envoie ces dons (1). »

Enfin, comblé d'honneurs, de gloire, et chargé d'ans, le Cid s'éteignit doucement en 1099, l'année de la prise de Jérusalem, le 29 mai suivant les Romains, en juillet suivant Muller (2). — Drapeaux, bons vieux drapeaux, qui si souvent accompagnâtes le Cid aux batailles et en revîntes victorieux avec lui, frémissez tristement dans les airs, puisqu'une voix et un langage, puisque les larmes vous manquent. Ses yeux à présent se ferment, il vous voit pour la dernière fois. Adieu, riantes montagnes de Teruel et d'Albarazin, témoins immortels de sa gloire, de son bonheur, de son courage; adieu collines

(1) Herder.

(2) Muller, savant commentateur qui a publié divers travaux sur le Cid.

charmantes et étendue des mers qu'on voyait à leurs pieds. Ah! la mort nous dérobe toutes choses; elle nous dépouille comme l'épervier. Voyez, ses paupières se baissent: il regarde pour la dernière fois. Qu'a-t-il donc dit le vaillant Cid? Il est étendu sur sa couche, qu'est devenue sa voix de fer? à peine peut-on entendre encore qu'il demande à revoir une dernière fois son ami Babieca (1). Babieca vient; celui qui dans tant et tant de batailles avait été le compagnon d'armes du vaillant héros; lorsqu'il voit ces bons vieux drapeaux qu'il connaissait si bien, qui flottaient autrefois dans les airs, à présent penchés sur un lit de mort, et au-dessous d'eux son ami, il sent qu'aussi pour lui sa carrière de gloire est finie. Avec ses grands yeux, il reste là muet, immobile comme un agneau. Son maître ne peut point lui parler, et lui-même non plus ne peut plus parler à son maître. Babieca le regarde pour la dernière fois. Alvar Fanez (2) alors combattrait volontiers avec la mort elle-même.

(1) Babieca, le cheval du Cid, joue un grand rôle dans les Romanceros; il est à son maître ce que dans le genre comique Rossinante est à don Quichotte.

(2) Alvar Fanez, ami et compagnon du Cid, avait vainement imploré d'Alphonse la faveur de combattre en champ clos contre un des tenants des infants de Carrion.

Chimène est assise en silence, le Cid lui serre encore la main; mais le frémissement des bannières devient plus fort, au travers des fenêtres ouvertes souffle un vent qui descend des collines; tout à coup le vent et les nobles bannières se taisent. Le Cid... il s'est endormi.

Sus à présent! sus trompettes! Trompettes, fifres, clairons, retentissez! couvrez de vos sons les plaintes et les soupirs : c'est le Cid qui l'a ordonné; c'est à vous d'accompagner l'âme d'un héros qui s'est éteint (1)!

On ne saurait exprimer la perte que firent les chrétiens d'Espagne par la mort du Cid :

« In Hispania apud Valentiam Rodericus « comes defunctus est, de quo maximus fluctus « christanis fuit et gaudium inimicis paga- « nis (2). »

« Tant qu'il avait vécu, il avait toujours soutenu et conservé les intérêts de sa patrie et de la religion; en vain les infidèles avaient-ils fait de nouveaux efforts pour rétablir leur domination, qui allait en décadence; en vain avaient-ils appelé à leur secours les Maures d'Afrique, le nom seul du Cid avait fait échouer leurs vastes

(1) Herder.

(2) « Le Cid mourut à Valence, en Espagne, laissant les chrétiens dans un deuil profond, et les infidèles dans la joie. » (*Chronique de Saint-Maxence.*)

projets; et, malgré le malheur des temps et le tumulte même des guerres civiles qui déchiraient l'Espagne, il avait fait toujours de nouvelles conquêtes sur les ennemis de sa religion; sa valeur, sa prudence, sa fermeté, mais encore plus que tout cela sa piété, sa foi, son zèle pour conserver, défendre et étendre la religion chrétienne, faisaient l'admiration de toute l'Espagne, qui le regardait comme son libérateur (1). »

Le Cid mort (2), Valence resta aux chrétiens jusqu'en 1102, année où l'émir Schyr, accompagné du gouverneur d'Almérie, fils de ce malheureux Ahmed qui avait été brûlé vif, vint mettre le siége devant la ville.

Au dire de quelques-uns, Chimène (elle mourut trois ans après) et les vieilles bandes du Cid résistèrent longtemps; mais, obligées de lutter contre la population de la ville soulevée, en même temps que contre les forces du dehors, les chrétiens se retirèrent, abandonnant une

(1) Mariana.

(2) Il est parlé dans la Romance, mais nous n'y ajoutons que peu de foi, d'un combat livré par Bucar, roi africain, qui aurait débarqué en cette année 1099. Alvar Fanez, promenant sur son cheval Babieca le corps du Cid embaumé, aurait battu les Maures.

Ce nous paraît être là une fiction poétique destinée à prouver que la victoire restait au Cid même après sa mort.

place que le milieu hostile où ils se trouvaient avait rendue plus pénible à garder qu'elle n'avait été difficile à prendre.

Le corps du Cid fut emporté par la garnison, au milieu des injures de la population, et transporté avec un appareil guerrier dans le monastère de Saint-Pierre de Cardena.

« Sed postea, mortuo Roderico Didaci, fuit « civitas iterum ab Arabibus occupata. Corpus « autem Roderici Didaci inter insultus Arabum « fuit a suis fideliter et strenuè deportatum ad « monasterium S. Petri de Cardigna, ubi hodiè « etiam quiescit humatum (1). »

Là, en présence du roi d'Espagne Alphonse, des deux rois de Navarre et d'Aragon, don Ramire et don Pedre, ses gendres, au milieu du religieux empressement des populations chrétiennes, le Cid Campéador fut enseveli dans le tombeau (2).

Le Cid, ce gagneur de batailles,
Ce géant plus grand que nos tailles

(1) « Le Cid mort, la cité fut de nouveau occupée par les Maures. Le corps de Rodrigue fut bravement et fidèlement emporté par les siens au milieu des insultes des infidèles, et amené au monastère de Saint-Pierre de Cardena, où aujourd'hui encore il repose inhumé. » (Roderich de Tolède.)

(2) Les ossements du Cid, retirés il y a un certain nombre d'années de son magnifique tombeau de Saint-

A San Pédro de Cardena,
— Don Alfonse ainsi l'ordonna, —
Conservé par un puissant baume,
Bardé de fer, coiffé du heaume,
Repose en un riche tombeau
Ayant pour siége un escabeau;
Sur sa cuirasse, en nappe blanche,
Sa barbe de neige s'épanche
Avec ampleur et majesté.
Pour le défendre, à son côté

Pend Tizona, sa bonne épée,
Au sang maure et chrétien trempée.
A le voir assis, quoique mort,
On dirait d'un vivant qui dort.
Depuis sept ans dans cette pose,
De ses exploits il se repose.
Et pour voir son corps vénéré,
Tous les ans, au jour consacré
A San-Pedro, la foule abonde (1).

Pierre de Cardena, ont été joints à ceux de Chimène, et déposés dans un sarcophage de bois doré placé au milieu de la *salla capitular*, dans l'hôtel de ville de Burgos.

On voit aussi dans cette salle le siége des juges de Castille Nuno Rasura et Laïn Calvo, trisaïeux du Cid, ainsi que leurs portraits, qu'on dit être des copies de Murillo.

(1) Th. Gautier.

# NOTES.

—

## NOTE A.

### DISCOURS APOCRYPHE DU CID.

Quoiqu'il soit douteux et que le Cid ait tenu ce discours sur une question qui n'a probablement pas été agitée, et que, prononcé, il ait pu arriver jusqu'à nous, cependant Mariana le donne avec développement.

Il répondit généreusement au roi que ce n'était pas une affaire sur laquelle il fallût seulement délibérer; que toute la nation devait défendre, aux dépens de son sang et au péril de sa vie, la liberté dont elle n'était redevable qu'à sa valeur et au bonheur de ses armes; qu'il n'était pas juste que ceux qui n'avaient partagé avec eux ni le péril, ni la peine, voulussent cependant en goûter les fruits et en recueillir toute la gloire.

« Ne nous sera-t-il pas plus glorieux, ajouta-t-il, « de mourir les armes à la main que de sacrifier « une liberté qui a tant coûté de peine et de sang à « nos ancêtres? Voulons-nous donc servir de jouet

« à une nation féroce? Apprenons qui nous sommes
« à ceux qui nous osent mépriser. Serions-nous
« assez lâches pour souffrir leurs outrages, leurs
« termes fiers et insolents, et les injures dont ils
« ont l'audace de nous accabler? A peine avons-
« nous secoué le joug honteux que les Maures nous
« avaient imposé. Nous-mêmes voudrions-nous
« nous forger de nouvelles chaînes en nous rendant
« les vassaux d'un prince étranger? C'est se mo-
« quer de notre nation, c'est l'insulter. Faut-il donc
« que le monde chrétien ne reconnaisse d'autre
« souverain que l'empereur d'Allemagne? A ce prix,
« les empereurs jouiront en paix de toute l'auto-
« rité, la puissance, la gloire, et de toutes les ri-
« chesses qui ont coûté tant de sang, tandis que
« nous n'aurons pour partage que les dangers, la
« misère, la pauvreté, en un mot qu'un honteux
« esclavage. Nos ancêtres auront heureusement
« secoué le joug des Empereurs romains pour se
« soumettre à celui des Allemands! Voulons-nous
« passer pour un peuple lâche, sans courage, sans
« autorité et sans force? Voulons-nous obéir à une
« nation qui tremblerait devant nous si nous avions
« la hardiesse de lui faire sentir qui nous sommes?
« Qu'on ne dise point qu'il est difficile de résister
« aux efforts de l'empereur, et qu'on ne peut se
« dispenser d'obéir aux ordres du souverain pon-
« tife! C'est le caractère des âmes timides de s'ex-
« poser à des maux certains dans la crainte d'une
« lutte incertaine. Le courage et la hardiesse vien-
« nent à bout des difficultés qui paraissent insur-

« montables aux hommes faibles. Je savais que « plusieurs sont insensibles à l'honneur et à la « honte de leur nation; contents d'une vaine ombre « de liberté, ils s'estiment peut-être encore trop « heureux de n'être pas servilement enchaînés et « punis comme des esclaves. Je ne crois pas que « le pape soit prévenu jusqu'à ne pas écouter nos « justes remontrances; il est le père commun de « tous les fidèles, et cette qualité l'oblige à rendre « justice également à tous ses enfants. Envoyons à « Rome des personnes capables de maintenir nos « droits et notre liberté, et de faire entendre au « pape l'injustice des prétentions de l'empereur « d'Allemagne. Pour moi, je suis résolu à défendre « au prix de mon sang la liberté que j'ai reçue des « miens, et à déclarer, l'épée à la main, traîtres et « ennemis de leur nation ceux qui sont d'un senti- « ment contraire à celui que je viens de proposer, « soit qu'ils le fassent par un fidèle scrupule de « conscience, soit par quelque autre considération.

« Ne souffrons donc pas le joug qu'on veut nous « imposer; selon que chacun paraîtra zélé pour la « défense de la liberté politique et la gloire de la « nation, je le regarderai comme un ami ou comme « un ennemi irréconciliable. »

## NOTE B.

Ch. Romey, dans son *Histoire d'Espagne*, donne des conclusions pleines de défiance sur la querelle des empereurs avec le roi d'Espagne, ainsi que sur la part que le Cid y a pu prendre.

« On ne doit accorder aucune confiance au récit selon lequel Rodrigue Diaz, surnommé le Cid, serait volontairement passé en France, dans l'année 1055, à la tête de dix mille chevaliers, pour défendre contre le pape et l'empereur les droits du roi Ferdinand qui refusait de leur rendre hommage. C'est le premier haut fait attribué au Cid. Nous verrons ce qu'il faut croire de l'histoire du héros par l'anonyme auteur de la *Chronique générale*, connu sous le nom d'Alphonse le Savant, chronique où les fables les plus grossières et les contes populaires les plus absurdes ont trouvé place. Un concile composé de Romains, d'Impériaux et d'Espagnols, s'était réuni à Toulouse pour décider la chose. Le parti des dix mille guerriers à cheval triompha comme de raison, et il fut déclaré que les Espagnols ayant reconquis eux-mêmes leur domaine n'étaient pas et ne devaient pas être sujets de l'empereur. Ce conte si bien accueilli dans les histoires modernes de Garibay, Mariana, Saavedra,

Sandoval et autres, n'a d'autre garant que l'anonyme dont nous venons de parler, et doit être rejeté parmi les nombreux faits inventés ou faux accrédités par la folle et vaine chronique d'Alphonse le Savant ou le Sage. »

## NOTE C.

C'est à dessein que nous n'avons rien dit de certains événements qui eussent trouvé leur place au commencement du siége, et qu'on ne trouve rapportés que dans des légendes et des chroniques peu dignes de foi.

D'après elles, Sanche, avant d'attaquer Zamora, aurait envoyé le Cid et quinze chevaliers à la reine dona Urraque, pour la déterminer à troquer sa capitale contre une ville de moindre importance. Le fait est inadmissible ; il eût fallu que don Sanche doutât ou de la raison de sa sœur, ou de la fidélité de ses conseillers. Naturellement, d'après l'avis de ces derniers, la reine refusa, et elle tenta même d'engager le Cid dans son parti. Celui-ci resta fidèle à son maître. Mais Sanche, à son arrivée au camp, lui ayant témoigné avec hauteur son mécontentement du peu de réussite de sa démarche, il se retira indigné avec mille hommes à Tolède pour offrir ses services au roi Alphonse ; et ce n'est que vaincu

par les pressantes supplications de Sanche qu'il consentit à demeurer.

Outre que rien de bien sérieux ne vient appuyer ce récit, de plus il va contre l'opinion reçue généralement d'une grande amitié existant entre le Cid et don Sanche. En admettant donc la première partie de l'histoire, c'est-à-dire les tentatives faites au nom du prince auprès de dona Urraque, il est clair que don Sanche ne se serait point fâché de leur insuccès, lorsque c'était son ami le plus fidèle qui employait ses efforts à les faire réussir.

## NOTE D.

### BATAILLE DE ZULAKA.

Malgré que la bataille de Zulaka ait été fort importante, ou par cette raison, les historiens des deux partis se sont plu comme à dessein à altérer la vérité dans les récits qu'ils en donnent.

Roderich de Tolède, la Chronique Lusitane, la mentionnent simplement; les auteurs arabes la rapportent avec de nombreux détails et en font pour leur cause une victoire éclatante. Quant à Mariana, il dit que dans l'année 1091 (ce qui est une erreur de date, erreur de cinq ans), les armées s'étant rencontrées en un lieu appelé Halaguetto,

Youssouf se retira perdant ses bagages et refusant le combat.

On ne doit pas oublier que lorsqu'un fait est fâcheux pour le prestige du nom chrétien, Mariana le passe sous silence ou le raconte bravement en sens contraire. Il est vrai qu'à son excuse, l'époque où il vivait (le commencement du XVII^e siècle) nécessitait toutes les précautions de l'historien.

---

# LA CONQUÊTE DE GRENADE

# OUVRAGES CONSULTÉS

J. de Mariana, tome V. Le Mercier, éditeur. *Paris*, 1725.

J. de Ferreras, tome VIII. Gissey, éditeur. *Paris*, 1751.

Joseph d'Orléans, tome III. Rollin, éditeur. *Paris*, 1734.

Washington Irving, tome II. Timothée Dehay, éditeur. *Paris*, 1829.

Don Juan Alvarez de Colmenar, tome III. François l'Honoré, éditeur. *Amsterdam*, 1761.

Rosseuw S.-Hilaire, tome V. Furne, éditeur. *Paris*, 1844,

et

Ferdin. de Pulgar. Prescott. Don Antonio Condè. Don Henri Henriquez. P.-M. Anglerius. Le licencié Galudez de Carvajal. Zurita Luro.

# INTRODUCTION.

Les nombreuses tentatives des rois chrétiens pour se rendre maîtres de Grenade, la richesse de cette ville, la fertilité du royaume qui tenait d'elle son nom, les résultats de sa conquête, nombre de raisons enfin, devaient être pour les historiens et les poëtes des titres à leurs récits et à leurs chants. C'est donc à bon droit qu'on peut s'étonner de leur silence.

Nous ne voyons guère, en effet, que *Washington Irving* qui ait entrepris une chronique de la conquête de Grenade, et les deux volumes qui la composent sont un mélange de faits controuvés et de traditions douteuses. *Prescott*, dans l'histoire de Ferdinand et d'Isabelle, s'attache plus à raconter les faits et les gestes de ces deux

personnages que les alternatives diverses de leurs campagnes et de leurs guerres.

Cependant, le licencié *Galudez de Carvajal* et *Pierre Martyr Anglérius*, qui vivaient en 1500, don *Henri Henriquez*, grand-oncle de dona Isabelle, fille des rois chrétiens, et premier majordome de la reine de Castille, ont laissé des mémoires, des annales, qui servirent de matériaux à cette partie de l'histoire de *Mariana*. Ce jésuite écrivit en langue latine son histoire générale d'Espagne; il est, à notre sens, le plus fécond et le plus intéressant, si ce n'est le plus circonspect, de tous ceux que nous avons étudiés.

*Jean de Ferreras*, comme le précédent de la Compagnie de Jésus, aurait peut-être sur Mariana l'avantage de n'être pas comme lui sous le coup d'une admiration un peu excessive pour Ferdinand et Isabelle; mais son travail est plus borné, et les faits principaux ne pouvant guère être altérés, c'est seulement à propos de rares détails que sa fidélité corrige les partialités de Mariana.

Enfin, don *Antonio Condè*, dans son histoire des Arabes en Espagne, ne dit rien de plus qu'on n'apprenne de chacun.

Nous avons cherché à rendre claires et distinctes les phases du siége, à bien faire com-

prendre la façon de faire la guerre, ou plutôt de guerroyer, en ce temps-là, et la ligne de conduite de Ferdinand, qui, peu *soucieux de chevalerie* (1), se battait bien plus en vue du gain que de la gloire.

Pour ce faire, nous n'avons négligé ni recherches patientes, ni ingrates lectures.

C'est à dessein que des citations nombreuses ont été intercalées dans le cours de l'ouvrage. Une certaine naïveté, quelque couleur locale, se retrouvent même dans une traduction, et souvent une ligne d'un auteur du temps en apprend plus sur son époque qu'une page d'observations faites aujourd'hui, si sensées qu'elles soient.

Nous nous sommes étendus sur ce qui regarde El-Zagal, et nous croyons avoir fait avec justice. C'est, à proprement parler, le dernier roi maure, au même titre que François Ier fut le dernier roi chevalier. Il figure dans l'histoire au commencement du règne de Boabdil, et joue alors un rôle important.

La carte qui sert à éclairer l'esprit du lecteur touchant les opérations et les marches des armées a été tracée à l'aide d'une planche très-exacte des annales d'Espagne et de Portugal,

(1) Joseph d'Orléans.

de don *Juan Alvarez de Colmenar*, édition tirée à Amsterdam, en 1761.

Heureux serons-nous, et bien dédommagés de tous nos soins, si nous parvenons à intéresser le lecteur.

---

# RECIT

DE LA

# CONQUÊTE DE GRENADE

PAR LES ROIS CATHOLIQUES

*FERDINAND V ET ISABELLE LA CATHOLIQUE*

---

## CHAPITRE I.

De tous les événements militaires du glorieux règne de Ferdinand et d'Isabelle, la conquête de Grenade est le plus marquant par sa portée morale et son résultat unitaire. Deux causes principales avaient retardé cette entreprise : d'abord les guerres qui eurent lieu entre les divers royaumes de l'Europe chrétienne, et ensuite les querelles intestines qui, durant tout le XIVe siècle et une grande partie du XVe, ne cessèrent d'agiter la Castille.

Enfin, la Castille et l'Aragon se trouvant réunis sous le même sceptre par le mariage de Ferdinand et d'Isabelle, l'Espagne tout entière, moins une partie de la riche province de l'An-

dalousie, fut soumise à l'empire des rois catholiques (1). L'Europe avait les yeux fixés sur la Péninsule, et les triomphes successifs des chrétiens faisaient espérer la ruine définitive de l'islamisme.

Le pape donnait de l'or et décrétait de publiques prières, le roi de France offrait des secours d'hommes et d'argent (2); tout enfin poussait à une guerre que la position géographique du royaume de Grenade, les différences de religion, la politique espagnole, rendaient inévitable, et au-devant de laquelle les deux partis allèrent d'un commun accord.

Sa cause occasionnelle fut un manque de parole de l'émir de Grenade El-Zakir ou Boabdil, dans les circonstances suivantes. Lors de la bataille livrée sous les murs de Lucena, environ un an et demi avant l'époque qui nous occupe, Boabdil fut fait prisonnier par le comte de Cabra et amené à Ferdinand. Les conditions de liberté que celui-ci fixa à l'émir étaient rigou-

(1) Voir la note A, à la fin.

(2) Dans le désir de venir en aide à Ferdinand et de pousser à la guerre, les villes d'Espagne, Aragon et Castille, offrirent d'entretenir tout le temps de la campagne seize bêtes de charge à leurs frais; de son côté, le pape Sixte IV permit la levée sur les biens ecclésiastiques d'une somme de 100.000 ducats, accordant aux soldats une indulgence plénière. (Bulle de la Cruciade.)

reuses. Il devait, à son retour à Grenade, payer un tribut de 12,000 doblas, affranchir sans rançon quatre cents captifs chrétiens, se rendre à première sommation avec l'élite de ses troupes aux ordres de son suzerain Ferdinand, livrer en ôtage son fils et ceux de ses principaux nobles, et enfin il s'engageait à échanger sa capitale contre Guadix, si cette dernière ville était conquise avant six mois (1).

Cette clause, la plus importante de toutes et d'une exécution difficile, fut, le terme fixé écoulé depuis longtemps et Guadix prise, réclamée par le roi à l'émir vassal, sommé de tenir son serment.

Boabdil refusa, mais l'indignation des Grenadins fut telle qu'ils se soulevèrent contre le roi à qui pareille proposition avait pu même être faite, et une scission se manifesta entre eux et leur chef. Celui-ci se réfugia dans l'Alhambra, craignant pour ses jours; et le peuple, appelant pour le mettre à sa tête El-Zagal, parent et rival du roi, faillit le déposer. Il ne fallut pas moins que l'imminence du péril pour faire oublier aux deux partis leur dissentiment; El-Zagal d'ailleurs ne vint pas.

(1) Carvajal.

## CHAPITRE II.

### EL-ZAGAL.

C'est ici l'instant d'interrompre notre récit pour parler d'El-Zagal. L'histoire de ce guerrier se confond avec les commencements du règne de Boabdil, qu'il pensa détrôner; nous allons nous efforcer de la rendre aussi brève que possible.

Boabdil avait pour père Albohacen, qui gouvernait le royaume de Grenade, et pour oncle El-Zagal. Albohacen, autant vieilli par les chagrins que par les années, était devenu infirme, presque aveugle et sujet à des attaques de goutte perpétuelles. Les révoltes incessantes d'un fils ambitieux du pouvoir et qui mendiait le secours de Ferdinand lui avaient ôté toute affection pour lui, en même temps qu'elles lassaient la patience du peuple, toujours obligé à de nouveaux sacrifices. A défaut du roi, son frère El-Zagal avait soutenu jusqu'alors tout le poids

des affaires et de la guerre. Ceux de Grenade, fatigués de voir tant d'animosité entre un père et un fils, leur chef si impuissant, et leurs ennemis, Maures ou Espagnols, si heureux dans leurs entreprises, chassèrent Albohacen, qui s'enfuit avec ses trésors au château d'Almugnécar, où il mourut quelque temps après, soit de ses infirmités, selon quelques historiens, soit, au dire des autres, par la perfidie de son frère, qui le fit périr.

Après la fuite d'Albohacen, les Grenadins prièrent Zagal de prendre sa place sur le trône, en déclarant Boabdil déchu de ses droits et indigne d'y rentrer, pour s'être rendu tributaire et allié des ennemis de la loi mahométane.

Zagal revenait alors triomphant d'une petite troupe d'Espagnols qu'il avait taillée en pièces. Ébloui de l'éclat du sceptre, il l'accepta immédiatement. De cette manière, et par les efforts mêmes qu'ils firent pour se réunir sous un seul qui en fût digne, les Maures se trouvèrent avoir en même temps trois rois. Ce fut le coup fatal pour leur monarchie, et bientôt ils eurent lieu de le reconnaître. Zagal, de son côté, sentait trop la nécessité d'un seul monarque pour souffrir un concurrent. C'était même cette vue du bien public qui l'avait toujours retenu au rang de sujet, quoiqu'il méritât plus de régner qu'un

frère dont il connaissait la faiblesse et l'incapacité. Il en était le bras, et il lui laissait la qualité de chef; mais, après s'être déterminé à détrôner son frère, il ne balança point à l'égard de son neveu, bien résolu de le sacrifier à sa haine et à son ambition, qui s'accordaient en cela avec l'intérêt de l'État. Il fit donc agir sous main les moines fort influents d'Almérie, où se trouvait Boabdil, pour s'introduire dans la place. La conspiration réussit. Il part et arrive de nuit à dessein de surprendre et de massacrer son neveu, tout au moins de se saisir de sa personne. Boabdil, averti la nuit même de ce qu'on tramait contre lui, monte à cheval et sort de la ville dans le moment où son oncle entrait par une porte opposée. El-Zagal, s'étant emparé de la citadelle, qu'on lui livra, fut au désespoir d'avoir manqué sa proie; pour en marquer son ressentiment, il eut la cruauté de tuer le frère de Boabdil, ainsi que tous ceux qui lui tombèrent entre les mains des partisans de son neveu, barbarie que celui-ci ressentit si vivement qu'il ne voulut jamais accepter aucune des conditions que son oncle lui offrit dans la suite pour ménager leur réconciliation en faveur du bien de la patrie.

Boabdil, trahi et fugitif, n'eut d'autre ressource que Ferdinand, au pouvoir duquel il

s'alla mettre, laissant son oncle inconsolable d'avoir fait toutes les démarches et tout l'éclat d'un crime infructueux pour lui et exécrable aux yeux de tous.

Cependant Grenade était divisée en deux factions, dont l'une tenait pour Boabdil et l'autre pour Zagal. Les moines maures intriguèrent pour les réunir et vinrent à bout de faire consentir l'oncle à se contenter de Grenade, Malaga, Almérie, Almugnécar et Velés, tandis que son neveu jouissait de tout le reste, jusqu'au royaume de Murcie. Mais ni partage d'États, ni paix, ni trêve, ne purent fixer exclusivement l'attention des Maures sur les progrès des chrétiens, et ils continuèrent à s'entre-déchirer, poussés par cet esprit de vertige inconcevable qui s'abat sur les peuples aux heures marquées par le destin.

Pourtant, le roi Ferdinand ayant mis le siége devant Velés, la clef de Malaga, El-Zagal, avant d'aller au secours de cette place importante, députa à Boabdil des négociateurs pour conclure une paix au moins provisoire. « Allez, répondit l'émir aux envoyés, rapportez à mon oncle que ses perfidies et ses cruautés sont trop profondément gravées dans mon cœur pour jamais s'effacer. Non, je ne puis me fier à la parole d'un traître tel que lui; je ne veux de relâche

autrement que par mon trépas ou le sien ; voilà mon unique traité. »

Comme le siége avançait, El-Zagal ne tarda pas davantage à se rendre sous les murs de Velès avec vingt mille piétons et mille chevaux, à dessein de surprendre le camp de Ferdinand ; mais son armée fut battue et complétement dispersée. Les fruits de cette défaite furent bien amers pour l'émir, qui, en cette occasion, avait démenti le beau surnom de *valeureux* qu'on lui avait donné. Les Grenadins, au premier bruit de sa déroute, lui fermèrent leurs portes. Ils préféraient un roi vindicatif mais ferme jusqu'à l'opiniâtreté, quoique allié avec les Chrétiens, à un roi malheureux et battu par les Espagnols. Ils remirent donc Boabdil sur le trône, dans l'espoir de terminer par là les divisions intestines et de détacher du parti des Chrétiens un jeune prince qui leur devait pour la seconde fois la couronne.

El Zagal, confus d'avoir perdu son sceptre et sa gloire par les moyens mêmes qu'il avait imaginés pour les conserver, se réfugia à Almugnécar. De cette ville, ne se croyant pas encore assez en sûreté, il passa à Alméric, et depuis à Guadix, sans oser désormais faire aucune tentative pour rentrer dans Grenade, refusant même

de se rendre plus tard à l'appel de ses habitants, soulevés de nouveau contre leur roi.

Ferdinand prit Malaga le 18 août 1547, cette cité ayant été sept cent soixante ans au pouvoir des infidèles. Zagal perdit ensuite la ville de Baça. Alors, soit par politique de roi, soit par intérêt de particulier, il prit un parti étrange et bien capable de surprendre toutes les factions intéressées dans cette guerre. Il résolut de s'accommoder avec Ferdinand, ou pour détourner les forces de celui-ci sur son neveu, comme Boabdil les avait habilement détournées sur lui-même, ou pour sauver ce qu'il pourrait des débris de sa fortune, en sacrifiant sa couronne; comme si oncle et neveu se fussent disputé l'honneur de servir la Castille aux dépens de leurs États, qu'ils s'empressaient à l'envi de lui sacrifier. Zagal offrit, en effet, de rendre Almérie, Guadix, et généralement tout ce qui lui restait de sa souveraineté, à condition qu'on lui donnât un rang digne d'un roi qui se détrônait lui-même en faveur de son ennemi.

On peut juger avec quelle joie une offre si peu espérée fut reçue des rois catholiques. Ils accordèrent à Zagal tout ce qu'il souhaita. Cependant le prix d'une couronne si tristement vendue ne dépassa guère dix mille ducats de revenu. On traita du reste humainement les Maures

qui s'étaient soumis; la jouissance paisible de leurs biens leur fut accordée, et l'on se contenta de les désarmer et de les reléguer dans des faubourgs ou dans des villes fortifiées pour leur ôter les moyens et la tentation de se soulever.

Le malheureux monarque, détrôné, suivit la fortune de son vainqueur, comme s'il se fût attaché à son char, jusqu'à combattre quelque temps sous ses drapeaux, preuve certaine que la vengeance contre un neveu qui n'avait voulu se prêter à aucun accord fut un des motifs qui l'engagèrent à précipiter sa reddition pour pendre plus sûrement son concurrent. En effet, il combattit contre lui avec Ferdinand jusqu'aux derniers moments de cette tragédie cruelle, dont les rois maures se firent eux-mêmes les acteurs, prenant pour scène les ruines d'un florissant royaume qui comptait près de huit cents ans de durée.

Zagal, s'étant ensuite lassé de se voir sujet dans les lieux où il avait régné, demanda la permission de se retirer en Afrique. Après quelques hésitations dans le conseil sur ce désir, on lui fit, de l'avis du cardinal Ximenès, *un pont d'or*, et il partit avec tout ce qu'il put emporter. Mais, triste jouet de la fortune, il tomba d'un abîme dans un autre, car le roi de Fez, s'étant rendu maître de sa personne, lui fit faire

son procès dans les formes, et on le déclara auteur des divisions des Maures d'Espagne et de la ruine totale d'un si beau royaume. La vérité est que ses richesses avaient tenté la cupidité du prince africain. On crut lui faire grâce en le condamnant seulement à perdre la vue. Il se retira depuis à Veléz de la Gomera, où il traîna longtemps une vie misérable; encore la devait-il à la compassion politique du roi de cette contrée, qui, pour perpétuer la mémoire de cet autre Bélisaire, avait fait mettre sur ses vêtements cette inscription : *Voici l'infortuné roi des Maures d'Andalousie.* Ainsi finit ce prince déplorable, qui, ministre de la discorde, s'éleva par elle et tomba sa victime.

---

## CHAPITRE III.

Nous allons reprendre les faits où nous les avons laissés.

Une réconciliation s'était opérée entre Boabdil et son peuple par suite du danger commun; les chrétiens entamaient les premiers les hostilités.

Un émir de la montagne, Cidi-Yahye et son fils Almayer, alliés de Ferdinand, s'emparèrent par stratagème, et pour le compte du roi, du château fort de Roma, qui, situé dans une position inaccessible, commandait la plaine de Grenade.

De leur côté, les Maures ne restèrent pas inactifs, et, sous la conduite de Boabdil, ils prirent la forteresse d'Alhendin, à deux lieues de leur capitale. Mendo de Quexada, son courageux défenseur, fut réduit, après une glorieuse défense, à se retirer devant des forces trop supérieures.

Ce premier succès fut suivi de la reddition des places de Marchena et de Balduy; cependant, la témérité suivant la réussite dans leurs entreprises, les Maures furent battus par le comte de Tendilla, gardien de la frontière montagneuse qui sépare Grenade de Jaen. Ce guerrier ayant appris qu'un parti considérable avait pillé une caravane chrétienne qui se rendait à Baya, quitta Alcala-la-Réal, siége de son gouvernement, rencontra l'ennemi et le tailla en pièces. Un nouvel échec devait terminer cette première et courte campagne de l'islamisme. Boabdil avait essayé de se saisir du petit port de Solobreno, dont le gouverneur Francisco Ramirez de Madrid, capitaine général de l'artillerie et l'homme le plus savant de son temps, était absent, lorsque Hernando Perez del Pulgar, surnommé *El de los Haryanas* (l'homme aux exploits), se jeta dans la place, qui tint bon. Menacé d'un côté par Francisco Ramirez, venu par mer, avec une flotte, au secours de la ville; tenu en échec par les sorties d'Hernando Perez, et averti de l'arrivée du roi Ferdinand et de son armée, Boabdil leva le siége avec des pertes assez nombreuses, la fin de cette expédition le privant du fruit de son commencement. Le roi poursuivit l'émir jusque sous les murs de Grenade, et, aux yeux des Maures, arma chevalier

son fils Don Juan, qui faisait alors ses premières armes.

La guerre, suspendue pendant le printemps, recommença avec l'automne. Les habitants de Guadix, d'Almérie et de Baza avaient fait des tentatives de révolte ; Ferdinand accourut et en bannit une grande partie, qui se réfugia à Grenade ou passa en Afrique, privant ainsi malheureusement la Castille de plusieurs milliers d'hommes riches et industrieux.

---

L. of C.

## CHAPITRE IV.

### LES ARABES ET LES ESPAGNOLS AU XV^e SIÈCLE. FERDINAND ET ISABELLE.

Nous allons exposer ici rapidement l'état de l'Espagne au XV^e siècle, et comparer le degré de civilisation et de puissance des Arabes et des Espagnols.

Lorsque la défaite du Guadalète (711) eut livré l'Espagne aux Arabes, les vaincus se réfugièrent dans les montagnes, sur les cimes escarpées des sierras, et organisèrent cette guerre de partisans qui devait fatiguer, épuiser les conquérants, et finalement rendre aux véritables propriétaires du sol sa possession , objet de tant de luttes acharnées.

Dans les premiers temps qui suivirent la conquête, les Arabes méritèrent l'admiration même de leurs ennemis. Ils joignaient la prudence à la valeur, la modération à la force. Leur com-

merce était florissant, l'agriculture en honneur, pratiquée sur une vaste échelle, et leurs vaisseaux, sillonnant les mers, portaient en Orient les cuirs de Cordoue, les armes de Tolède, les vins d'Espagne, important les parfums d'Arabie, les aciers de Damas et la myrrhe d'Alep. Mais peu à peu ils dégénérèrent, et le fait est remarquable aux derniers siècles surtout, alors que, par les reprises successives du territoire par les Espagnols, ils eurent été réduits à la partie méridionale de la Péninsule.

Vivant sous un ciel enchanté, sous un climat féerique, ils s'amollirent dans les délices du *paradis de Grenade*, n'ayant plus de volonté que pour le plaisir et la galanterie, d'activité que pour les tournois et les fêtes. Divisions intestines, incapacité des chefs, rivalités d'émir à émir, et toutes les fautes qui signalent la chute prochaine des royaumes et des empires, voilà le tableau qu'offrait l'Espagne arabe au XV^e^ siècle.

Les Espagnols, au contraire, dans une lutte incessante, s'étaient merveilleusement trempés; ils avaient acquis une vigueur, une énergie sans limites, sacrifiant avec abnégation les affections les plus naturelles et le repos dans les provinces reconquises aux grands sentiments d'honneur et de patrie. L'*Espagne une et chrétienne*, telle était, on peut le dire, leur devise. Et

si Ferdinand et Isabelle ont laissé une réputation si vivante et si durable, c'est à la poursuite et à l'accomplissement de cette noble idée qu'ils en sont par-dessus tout redevables.

Il ne nous semble pas inutile de faire ici le portrait de ces deux grandes figures, qui, séparées, eussent probablement peu ou point marqué dans l'histoire, et, réunies, se complétant l'une par l'autre, menèrent à bonne fin les projets les plus hardis, les entreprises les plus difficiles.

Isabelle naquit à Madrigal, le 22 avril 1451. Élevée par la reine, sa mère, dona Isabelle de Portugal, dans une grande sévérité religieuse, elle laissa percer dès le jeune âge les qualités qui portèrent dans la suite sa réputation au-dessus de toutes les princesses de son siècle. Isabelle, physiquement, était de médiocre taille; elle était belle sans afféterie, et méprisait les agréments que donne aux jeunes filles le désir de plaire. Elle avait de l'esprit et ne l'appliquait qu'aux grandes choses, affectant beaucoup de gravité, parlant peu, aimant sa nation, et jalouse de sa gloire. Elle savait le latin, le français et l'italien; cette disposition aux belles-lettres lui faisait entretenir auprès d'elle des savants qui les cultivaient. La reine ne s'attachait qu'à perfectionner les précieuses qualités de sa fille, et par-

ticulièrement entre toutes la piété et la charité, deux vertus bien rares à la cour des rois, et d'ordinaire inséparables.

Ses mérites précoces s'affirmèrent dans une épreuve fort délicate à laquelle elle fut soumise. Les grands lui ayant offert le trône à la place de son frère, don Henri, roi légitime, « elle les fit souvenir que le roi don Henri était son légitime souverain et le leur ; que les sujets n'ont point l'autorité de changer de rois ni de les déposer. Elle ajouta qu'elle ne voulait pas qu'il pût lui être jamais reproché d'avoir voulu monter sur le trône durant la vie de son seigneur ; que, s'ils voulaient en croire ses conseils, ils retourneraient à l'obéissance du roi, et s'engageraient seulement à la reconnaître princesse des Asturies, pour régner après sa mort. Elle finit en les assurant qu'elle n'était possédée par aucune ambition personnelle, et que ce n'était pas soif de régner qui lui faisait demander au roi son père cette reconnaissance, mais seulement l'envie de répondre à leurs vœux, en ne souffrant pas que la couronne de Castille s'égarât sur une tête ou étrangère ou illégitime (1). » Isabelle n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle présenta ces sages remontrances aux premiers du

(1) *Romey*. Le roi passait à juste titre pour ne pas être le père de sa fille dona Juana.

royaume, remontrances qui furent acceptées, et à la suite desquelles don Henri promit de reconnaître sa sœur pour princesse des Asturies.

Cependant, elle fut obligée d'user de stratagème pour épouser le prince de son choix. C'est le 18 octobre 1469 que s'unirent Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon, roi de Sicile. Don Henri s'éleva formellement contre ce mariage; mais, la mort l'ayant tout à coup surpris, Tolède, Séville, Valladolid et toutes les provinces du Sud reconnurent pour rois de Castille et de Léon dona Isabelle et son mari. Une bataille heureuse (1476), gagnée sur dona Juana et don Alphonse, roi de Portugal, les fit maîtres de la presque totalité du royaume.

Ainsi parvint au trône de Castille et de Léon dona Isabelle, fille de don Juan II, de la branche bâtarde de Henri de Transtamare, par l'exclusion de dona Juana, sous prétexte de bâtardise, peu après que son mari et cousin don Ferdinand, déjà roi de Sicile, fut devenu roi d'Aragon par la mort de son père don Juan, décédé à Barcelone, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 19 janvier 1479.

## CHAPITRE V.

Enfin, le 26 avril 1490, Ferdinand et Isabelle la Catholique mirent le siége devant Grenade.

L'armée, forte de cinquante mille hommes, campa à une lieue et demie de la ville, en un village appelé Los-Ojos de Huescar. Elle comptait dans ses rangs les plus grands seigneurs d'Espagne et les plus courageux chevaliers; c'étaient le grand maître de Saint-Jacques, le duc de Mœdina-Sidonia, le comte de Cifuentès, le seigneur de Monte-Mayor, le marquis de Villena, les comtes d'Urena et de Cabra, don Alonzo d'Aguilar, seigneur de Palma, l'intrépide Pona de Léon, et tant d'autres fameux dont l'histoire est forcée d'omettre les noms.

Les habitants de Grenade voyaient autour de leur roi Boabdil (surnommé Chiquito ou le Petit) (1) se presser des guerriers tels que Muza-

(1) Des historiens désignent encore ce roi sous les noms de : Hali-Mulez-Alcaladurbil et El-Zébir ou El-Zékir.

ben-Abel-Gazan, chef de la cavalerie, Narin-Reduan, Mohamed-Aben-Zayda, Abdel-Kerin-Zegri, et Tarse, le rival de Fernando Perez del-Pulgar, en courage, si ce n'est en générosité.

Le premier soin des rois catholiques fut d'organiser un corps de pionniers qui ravagea les coteaux fertiles des Alpujarras (B). Vingt-quatre villes et châteaux-forts, une multitude de villages, furent rasés ou brûlés. Les poëtes et les historiens arabes pleurèrent longtemps ces dures nécessités de la guerre, qui firent de la plus fertile des contrées du Midi un désert affreux.

« Que ta force est tombée, ô Grenade! dit l'un « d'eux. — Que ta beauté est flétrie et souillée, « ô ville des bosquets et des fontaines! Le com- « merce qui encombrait tes rues n'existe plus; « le marchand n'a point hâte d'arriver à tes « portes, chargé des précieuses denrées des cli- « mats lointains. Les villes qui jadis te payaient « des tributs sont ruinées ou enlevées à ta do- « mination. La chevalerie, qui remplissait ta « Vivarrambla de jeux, brillantes images de la « guerre, est tombée dans maints combats. « L'Alhambra élève encore ses tours du sein « des bocages, mais la mélancolie habite ses « salles de marbre, et le monarque, du haut de « ses balcons, ne promène ses yeux que sur un

« triste désert, là où était jadis la Véga, si belle
« et si florissante. »

Ancienne Illiberis des Romains, et située dans la riante vallée du Génil, non loin de la source de cette rivière, Grenade est traversée par le Daro, qui va, en quittant ses murs, se jeter dans le Genil. Le bassin de ce fleuve, d'environ deux lieues de largeur, est formé par deux chaînes de montagnes courant parallèlement de l'est à l'ouest; la chaîne du nord-est est la Sierra-Elvira, et celle du sud la Sierra-Nevada. D'une fertilité et d'un climat admirables, la Véga ou plaine de Grenade offre des échantillons de la flore de l'Europe et de l'Asie. La ville, qui comptait près de 200,000 habitants, était alors, au dire des Génois, la plus grande cité fortifiée du monde; ses murs sont encore en partie debout. Elle se divisait en ville haute et ville basse, celle-ci nommée l'Albaycin; la première, l'Alhambra, était commandée par la forteresse de l'Alcarraba. L'admiration excitée par cette cité était telle que, deux cents ans après la conquête, malgré les ravages du temps et la haine des Espagnols pour les ouvrages provenant des Maures, on voit encore un éloge involontaire se glisser dans leurs récits. Nous allons citer textuellement à ce sujet un passage naïf et à plu-

sieurs points de vue curieux de l'historien Jean de Mariana.

« La ville de Grenade, à considérer sa situation, sa grandeur, ses murailles et ses remparts, paraissait imprenable. A l'occident, il y a une grande plaine, un peu plus longue que large, et qui a bien environ quinze lieues de circuit; elle est très-agréable et très-fertile, soit par la quantité prodigieuse de sang humain dont elle a été arrosée pendant tant d'années qu'elle a été le théâtre de la guerre, soit par trente-six rivières qui serpentent de tous côtés dans la plaine, la rendant l'endroit de l'Espagne le plus frais, le plus cultivé, et d'où les peuples tirent le plus de profit. A l'orient s'élèvent les montagnes d'Elvire, sur une desquelles était autrefois située la fameuse ville d'Illiberis, comme le dit assez le nom d'Elvire. Au midi, on voit les montagnes de neige, dont les sommets, entrelacés les uns dans les autres, font une espèce de chaîne, laquelle s'étend jusqu'à la Méditerranée. Comme la plupart des pentes de ces montagnes sont assez douces, elles sont bien cultivées, couvertes de moissons, de villages, et remplies de monde qui les habite. Grenade est établie partie dans la plaine et partie sur deux petites collines entre lesquelles passe la rivière du Darro,

qui, au sortir de Grenade, va se décharger dans la rivière du Génil, où elle perd son nom. Le Génil traverse cette grande plaine par le milieu et en arrose la plus grande partie. Les murailles de la ville sont extraordinairement fortes; il y a mille et trente tours d'espace en espace. Il est difficile d'investir la place de toutes parts, à cause de sa vaste étendue et de l'inégalité du terrain. Du côté de la plaine, qui est le bas de la ville, par où il serait plus aisé de monter, elle s'est fortifiée de tours et de boulevards. Dans ce quartier est l'église cathédrale, qui était une mosquée sous le règne des Maures. L'architecture en était alors assez grossière, mais aujourd'hui (1) l'ouvrage est d'une beauté, d'une régularité et d'une délicatesse exquises; elle est bâtie au même endroit où était la grande mosquée. Il y a deux châteaux dans la ville, mais le principal, qui est situé entre l'orient et le midi et qui domine tous les autres édifices, s'appelle l'Alhambra, c'est-à-dire Rouge (1). Ce

(1) Le *aujourd'hui* de Mariana était en 1622. Il y a dans cette description de Grenade nombre de choses inutiles, et qui se rapportent au temps où Mariana écrivait ces lignes; mais nous avons cru devoir les conserver, tant à cause de l'exactitude que de l'intérêt qu'elles gardent même dans leur superfluité.

(2) Probablement parce que ses murailles sont en pisé, dont la terre est rouge.

château, si vaste qu'on le prendrait seul pour une ville, a ses murailles particulières, différentes des murailles de la ville; le palais du roi y est renfermé avec un couvent de Cordeliers dans lequel est le tombeau du marquis don Inigo de Mendoze, premier gouverneur de Grenade après la conquête faite par les chrétiens. Mahomet, surnommé Mil, jeta les premiers fondements de ce magnifique château; les rois ses successeurs continuèrent son dessein, mais Joseph Bulhagix l'acheva, comme on le voit par une inscription arabe gravée sur un marbre, et qu'on lit encore aujourd' hui sur la porte du palais. Cette inscription marque que l'ouvrage fut entièrement achevé sous le règne de ce prince, l'an de l'hégire 747, qui répond à l'an 1346 de Notre Seigneur. Ce même prince fit aussi élever les murailles de l'Albaguir, qui est vis-à-vis de l'Alhambra. Les dépenses qu'il fit pour la construction de ces murs furent si prodigieuses que le vulgaire ignorant et grossier publiait que ce prince avait trouvé la pierre philosophale, parce qu'on ne croyait pas que ses revenus et ses trésors pussent suffire à un si grand ouvrage, et cette tradition s'est perpétuée parmi les peuples et dure encore à présent.

Le reste de la ville est situé entre les deux châteaux de l'Alhambra et de l'Albaycin. Proche

l'Alhambra sont le faubourg de la Cherra et la rue de Los-Gomeles; aux alentours de l'Albaycin sont la rue Elvire et la colline de Lenete. La ville est assez mal bâtie, les rues sont fort étroites et toutes tortues, car les Maures ne sont pas curieux en bâtiments, et ne savent ce que c'est qu'architecture (1). On dit que sous le règne des rois maures, il y avait 60,000 maisons; mais ce nombre paraît si excessif, qu'on a de la peine à le croire; ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que les ambassadeurs de Jacques II, roi d'Aragon, qui se trouvèrent au concile général de Vienne, assurèrent au pape Clément V que, bien qu'il y eût alors dans Grenade plus de 200,000 âmes, à peine aurait-on pu en trouver 500 qui fussent fils de Maures, et que, parmi ce grand nombre d'habitants, il y avait plus de 50,000 renégats et plus de 90,000 esclaves chrétiens. Il est néanmoins constant que les revenus que les princes infidèles tiraient alors, tous les ans, de la ville et du royaume de Grenade montaient à 700,000 ducats, somme excessive dans ce temps-là, où l'argent était infiniment rare; cependant, quelque extraordinaire que paraisse cette

(1) Cette opinion était celle de l'époque; on sait depuis combien elle a changé. — Les quatre palais les plus importants de Grenade étaient : le Généralife, l'Alhambra, l'Albaycin et les Tours-Vermeilles.

somme, elle ne laisse pas de devenir croyable, eu égard aux taxes et aux impôts énormes dont les rois infidèles accablaient leurs sujets, car tous les particuliers payaient au prince la septième partie de leurs troupeaux et de tout ce qu'ils recueillaient ; il devenait l'héritier du sujet qui mourait sans enfants, et quand il en restait quelques-uns, le prince avait part à la succession et héritait des biens paternels également avec chacun d'eux. »

Pour toutes ces causes, Grenade était la cité d'élection des rois maures, et leur boulevard le plus précieux. Elle était devenue d'ailleurs leur dernier refuge dans la chrétienté. Bien mené, bien soutenu, le siége devait durer longtemps, et ne se terminer que par la ruine inévitable, éternelle, de l'un des deux partis.

## CHAPITRE VI.

Les débuts (mars 1491) furent fertiles en escarmouches et en combats. Muza, chef de la cavalerie maure, communiquait aux moins braves son intrépidité, ne laissant aucun répit aux assiégeants. A la tête d'un corps d'élite, il se tenait aux aguets à l'une des portes de la ville, prêt à s'élancer sur les faibles partis qui battaient la campagne et s'approchaient des murs de Grenade. L'infanterie, composée de guerriers moins nobles et moins vaillants, le secondait dans la mesure de ses forces. Un événement dont les Grenadins comptèrent tout d'abord tirer un grand profit, mais qui tourna à leur détriment, signala les commencements du siége.

Par la négligence d'une fille d'honneur le feu prit à la tente de la reine Isabelle et se communiqua à tout le camp. De peur que cet accident ne se renouvelât et n'eût des suites funestes, la reine ordonna et surveilla la construction à la

même place d'une ville bâtie en bois et en pierres, qu'on nomma Santa-Fé. En donnant ainsi aux Espagnols plus de sécurité et un campement plus confortable, la reine (1) enleva aux assiégés tout espoir de levée du siége ; dès lors ceux-ci furent convaincus de l'inutilité de leurs efforts et la défense se ressentit de la ruine de leur confiance.

Toutefois, Isabelle avec sa cour, l'évêque de Lombes, ambassadeur du roi de France Charles VIII (2) et le nonce du pape, s'étant rendue sur une éminence proche de Grenade pour contempler sa future conquête, Muza essaya de relever, par une action d'éclat, le courage ébranlé de ses guerriers. Il sortit donc de la place avec l'élite de sa garnison, et vint présenter le combat aux troupes chrétiennes, commandées par le roi en personne. Sa défaite fut complète ; 2,000 Maures tués, blessés ou faits prisonniers, deux pièces de canon prises, tels furent les ré-

(1) Une tradition veut qu'Isabelle ait fait le serment de porter jusqu'à la fin du siége la chemise dont elle était revêtue; de là le nom de couleur Isabelle donnée à la teinte qu'avait prise son linge lorsqu'elle le quitta au bout de vingt mois.

(2) Charles VIII avait envoyé auprès des rois catholiques l'évêque de Lombes, comme ambassadeur, afin d'affermir les relations qui existaient entre les deux couronnes.

sultats de ce fait d'armes désigné dans l'histoire sous le nom d'*Escarmouche de la Reine.*

En vain quelques actes de bravoure isolés, quelques surprises inutiles, furent tentés par les infidèles. Tarse, le Roland de l'islamisme, parvint, avec une témérité extraordinaire, jusque dans le camp espagnol, et jeta à terre, en signe de défi, une lance portant une banderole avec ces mots : *A la Reine!* Non moins heureux que lui dans son audace, Perez del Pulgar força une barrière de la ville de Grenade, et, en réponse, cloua de son poignard, aux portes d'une mosquée, un feuillet de parchemin portant écrit : *Ave Maria.*

Ces hauts faits de chevalerie, alors fort prisés, ne retardaient nullement les progrès des assiégeants, et n'apportaient pas plus de répit aux Maures.

Désireux de ne point aventurer en de stériles combats la vie de ses lieutenants, Ferdinand proscrivait toute réponse aux bravades des assiégés, et ce roi, véritablement digne de son rang et de ses succès, inaugurait une façon de faire la guerre toute nouvelle pour son époque, et la plus pratique assurément. La reddition de Grenade n'était plus qu'une affaire de temps.

Lassés de la patience d'une armée qui n'avançait que pas à pas, et qui ne comptait pour

rien la longueur des mois et des semaines, les Maures perdirent enfin tout espoir de résister à des ennemis si opiniâtres et si acharnés dans leur lenteur même. Un convoi de troupeaux et de mulets chargés d'argent, venant des Alpujarras, fut intercepté par le marquis de Cadix, et dès lors les assiégés furent réduits aux horreurs les plus cruelles de la famine. Les rigueurs d'un hiver exceptionnel vinrent s'y joindre, comme si les éléments eux-mêmes combattaient pour le triomphe de la foi. Nul secours ne venait du dehors. Le nombre des chevaux enfermés dans la ville, de 5,000 était descendu à 350, et malgré cette diminution on ne trouvait plus à les nourrir. Bientôt les animaux immondes manquèrent même aux affamés.

En proie au désespoir, quelques marchands firent secrètement à Ferdinand des ouvertures pour livrer la place à ses troupes. Boabdil, informé, les fit mourir ; justice inutile qui fut sa dernière protestation contre la nécessité. Il rassembla en conseil les principaux habitants et les communes de la ville, leur exposant la situation et les consultant sur cette question où était en jeu la vie ou la mort de la domination musulmane. Abul Cassin Abdemelxir (1)

(1) Encore appelé Bulcacin Mulch.

gouverneur de Grenade, donna l'avis de se rendre, et tous les membres du conseil adhérèrent à cette conclusion. Muza seul, indomptable jusqu'à la fin, s'éleva hautement dans un sens contraire. Tout, dans ses paroles respirait son indomptable énergie.

« Il est encore trop tôt, dit-il, pour songer à « se rendre; nos moyens de défense ne sont pas « encore épuisés, et il nous reste une source de « forces terrible dans ses effets. Seule, elle a « souvent suffi pour procurer la victoire la plus « complète : c'est notre désespoir. Soulevons la « masse du peuple, mettons-lui les armes à la « main, combattons les ennemis jusqu'à la « dernière extrémité, et, s'il le faut, précipitons-« nous sur la pointe de leurs armes. Je suis prêt « à marcher contre le plus épais de leurs esca-« drons, et j'aimerais mieux être compté au « nombre de ceux qui sont morts pour la dé-« fense de Grenade, que parmi les traîtres qui « auront survécu pour la rendre à ses enne-« mis (1). »

Cette fermeté de langage ne put ramener des hommes déterminés à tout plutôt qu'à braver la mort, et Muza, ne voulant pas assister à cette reddition d'une ville pour laquelle il avait si

(1) Washington-Irving.

vaillamment combattu, sortit de ses murs sans qu'on sût depuis ce qu'il était devenu.

Cependant, un ancien chroniqueur, Zurita, donne de sa mort un récit plus ou moins apocryphe que nous relatons.

Le soir du jour où Muza était sorti de Grenade, un détachement de cavaliers andalousiens se promenait sur les bords du Génil, a l'endroit où il serpente a travers la Véga. Le crépuscule tombait déjà quand ils virent s'approcher un guerrier maure tout couvert de fer. Sa visière était baissée, il tenait sa lance en arrêt, et son coursier vigoureux était aussi complétetement armé que lui-même. Les chrétiens n'avaient que le corselet, le casque et la targe, car pendant la trêve ils ne craignaient point d'être attaqués. Le guerrier étranger continuant à s'approcher d'une manière hostile, ils lui crièrent de s'arrêter et de dire qui il était. Le musulman ne répondit pas, mais, se jetant au milieu d'eux, il perça un chevalier de sa lance, et, le soulevant de dessus sa selle, il le renversa sur le sol.

Se retournant ensuite, il attaqua les autres avec son cimeterre. Ses coups furent terribles; chacun d'eux donnait un trépas assuré. Il semblait dédaigner les blessures qu'il recevait, pourvu qu'il pût tuer des ennemis. Ne se battant

évidemment que pour la gloire, et certain d'être accablé par le nombre, il voulait donner la mort sans chercher à remporter la victoire. Près de la moitié des chevaliers était déjà tombée sous ses coups avant qu'il reçût une blessure dangereuse, tant son armure était à l'épreuve.

A la fin, il fut mortellement blessé, et son cheval ayant été en même temps frappé d'un coup de lance, il resta sur le terrain. Les chrétiens, admirant la valeur de ce Maure, auraient voulu l'épargner; mais il continua à combattre, tenant un poignard de Fez à la main.

Bref, sentant qu'il n'avait plus la force de se défendre, et ne voulant pas être fait prisonnier, il fit un dernier effort et se précipita dans le Génil, qui lui servit de tombeau.

Ce guerrier inconnu était, à ce que l'on prétendit, Muza-Ben-Abel-Gazan. Des Maures convertis qui se trouvaient dans le camp des chrétiens assurèrent qu'ils reconnaissaient son casque et son cheval, mais le fait est toujours demeuré incertain.

La nécessité de capituler bien établie, les choses allèrent rapidement.

Boabdil nomma son représentant Bulcacin-Mulch gouverneur de la ville; Ferdinand remit ses instructions à Ferdinand de Zafra, son secrétaire, et à Gonzalve de Cordoue, dont le

précoce mérite faisait oublier la grande jeunesse. Les clauses du traité, au nombre de neuf, étaient tout à l'avantage des rois catholiques; le vainqueur dictait les conditions, et elles étaient inexorables. Carvajal nous les a transmises.

1° Les Maures, dans soixante jours, remettront les deux châteaux, les tours et les portes de la cité entre les mains de Sa Majesté catholique.

2° Ils feront hommage au roi Ferdinand et aux rois de Castille, ses successeurs.

3° Ils prêteront le serment de leur demeurer toujours fidèles, et de les reconnaître pour leurs légitimes souverains.

4° Ils mettront en liberté sans rançon les esclaves chrétiens, et, jusqu'à l'entier accomplissement du traité, ils seront contraints de livrer, dans douze jours, cinq cents enfants des principaux de la ville, pour servir d'otages.

5° On laissera aux Maures leurs biens, leurs héritages, leurs chevaux et leurs armes, excepté leurs canons et le reste de l'artillerie.

6° Les Maures conserveront leurs mosquées, et auront l'exercice libre de leur religion (1).

7° Ils seront gouvernés selon leurs lois, leurs usages et leurs coutumes. Pour cela, on nom-

(1) On verra plus loin la façon dont cette clause fut observée.

mera un certain nombre de personnes de la même nation, par l'avis et en présence desquelles les gouverneurs mis dans la ville par le roi seront obligés de rendre la justice (1).

8° Remise, dès à présent et pour trois ans, de toutes les taxes et impôts; promesse pour l'avenir de n'en pas établir davantage que les peuples n'ont habitude d'en payer à leurs propres rois.

9° Ceux qui voudront passer en Afrique auront la liberté de vendre leurs biens et de se retirer; on ne pourra les troubler ni les inquiéter pendant leur retraite; on leur fournira de bonne foi et sans supercherie les vaisseaux nécessaires, dans les ports qu'ils choisiront.

En dernier lieu, on convint de rendre au roi Boabdil son fils et les otages que ce prince avait donnés à Ferdinand. On les retira donc du château de Moclin, où on les gardait, et ils furent remis aux Maures.

Les négociations étaient aussi avancées, et la prise de possession fixée au 6 janvier de l'année suivante (1492), lorsque tout faillit subitement être remis en cause. Un fanatique, Hamet-Aben-Zarah, réunit les habitants de Grenade, les exhortant à continuer la guerre et à se dé-

(1) C'était la création d'une espèce de jury; l'engagement ne fut pas tenu.

faire de Boabdil. L'histoire a conservé son discours, remarquable par son habileté et son éloquence.

« Ne voyez-vous pas, disait-il, qu'on ne cher-
« che qu'à vous asservir et qu'à vous imposer
« un joug que vous ne pourrez plus secouer?
« Prenez bien garde à ce que vous faites. Ne
« sentez-vous pas qu'on vous trahit et que l'on
« se joue de vous? Si vous croyez que c'est
« une chose possible de souffrir les misères
« auxquelles vous êtes actuellement exposés,
« quelle honte ne sera-ce point de ne pouvoir
« supporter des maux légers et qui doivent
« bientôt finir, pour nous livrer à des malheurs
« infiniment plus grands, plus intolérables,
« qui dureront autant que votre vie, qui se per-
« pétueront même sur votre postérité! Mais
« quel fond peut-on faire sur la parole et sur les
« promesses de nos ennemis? Quelles sûretés
« vous en donnent-ils? Je ne parle point ici de
« nos biens, qu'ils nous promettent de respecter.
« Est-il rien de plus frivole que ces dires?
« Comme s'ils avaient d'autres terres que les
« nôtres pour fournir à la subsistance des nou-
« veaux habitants qui occuperont nos maisons.
« Eh quoi! ignorez-vous que cette nation est
« altérée de notre sang? Croyez-vous que ces

« barbares laissent sans vengeance leurs pères,
« leurs parents, leurs amis, qu'ils ont perdus
« au pied de nos murailles, pendant le cours de
« cette guerre? Il est inutile de vous remettre
« devant les yeux le passé.

« Il y a un an qu'ils nous tiennent assiégés :
« quels avantages ont-ils remportés? Ils nous
« ont fait souffrir, je l'avoue, mais ont-ils moins
« souffert que nous? Nous avons vu plus d'une
« fois la terre couverte de leurs morts; ne les
« avons-nous pas assiégés dans leur propre
« camp, et serrés d'aussi près que nous l'étions
« dans la ville? Ils ont eu besoin, pour se mettre
« à l'abri de nos coups et pour se défendre eux-
« mêmes, de bâtir une nouvelle cité et d'élever
« de nouvelles fortifications. Ils seraient insen-
« sibles si, après s'être rendus maîtres de Gre-
« nade, ils ne nous immolaient comme des vic-
« times sur les tombeaux de leurs amis, et si,
« pour les venger, ils n'arrosaient pas la terre
« de notre sang, dont ils ne sont pas moins al-
« térés que des bêtes féroces.

« Où sont donc notre ancienne valeur et ce
« courage qui a fait si souvent trembler ceux
« devant qui nous tremblons? Ne sommes-nous
« pas des hommes? Souffrons encore quelques
« jours, et bientôt nous éprouverons la protec-
« tion du ciel et de Mahomet; consultons les

« anciennes prophéties, interrogeons les astres : « tout nous est favorable, pourvu que nous « ayons de la bravoure, car les pierres même « se lèvent contre les lâches pour les écraser. Si « vous dites que les vivres nous manquent, « qu'on ne les prodigue pas comme on a fait « jusqu'ici, qu'on ne les dissipe pas; ména- « geons-les, épargnons-les. Qu'on fasse une re- « cherche exacte chez tous les particuliers; « qu'on en tire ce qu'ils tiennent caché dans « leurs maisons au préjudice du bien public; « qu'on le distribue avec justice et avec égalité. « Croyez-moi, nous trouverons encore assez « pour subsister plusieurs jours, et quand nous « aurons consommé tous nos vivres, quel in- « convénient de nous nourrir de la chair de « ceux qui ne seront plus capables de se battre? « Peut-être que cette proposition vous fait hor- « reur; vous en frémissez, et vous la regardez « comme une chose monstrueuse et le comble « du malheur; et moi, je vous réponds que, « quand les histoires anciennes ne nous en « fourniraient pas une infinité d'exemples dans « de semblables occasions, ne serait-il pas glo- « rieux pour nous de commencer nous-mêmes « et de laisser à nos descendants ce modèle de « générosité? En vérité, je ne sais quel parti « vous voulez prendre; mais le mien est arrêté,

« et ma détermination est que, si nous ne pou-
« vons éviter la mort, nous tâchions de nous
« dérober aux affronts et aux supplices dont on
« nous menace. Non, je ne verrai point piller,
« saccager, mettre à feu et à sang ma patrie; je
« ne serai point craintif spectateur de la ruine
« de ma nation; je ne verrai point emmener en
« esclavage nos mères, nos femmes, nos filles,
« nos enfants, qui deviendront la proie du sol-
« dat effréné. Si vous entrez dans mes senti-
« ments, faites paraître aujourd'hui que vous
« êtes des hommes; courez aux armes et ren-
« versez les lâches desseins des ennemis de notre
« patrie. Opposez-vous au traité honteux qui
« vous déshonore et qui vous ruine. Il n'y a
« point de temps à perdre : rien de plus funeste
« que les délais; il importe de se déterminer et
« d'agir (1). »

C'est ainsi qu'avec un rare artifice et par la véhémence de ce discours, Hamet-Aben-Zarah souleva 20,000 hommes, qui reprirent les armes et menacèrent d'abord la vie de leur roi. Celui-ci se retira promptement à l'Alhambra, puis, l'émotion populaire un peu calmée, il manda et assembla les principaux de la ville, et

(1) Mariana.

après leur avoir représenté l'état dans lequel ils se trouvaient, il leur dit qu'il était extrêmement imprudent de donner créance aux exhortations d'un fou et de s'exposer aux mêmes maux, la ville prise, que les habitants de Malaga, qui, en semblable occasion, avaient donné foi aux paroles d'un fanatique; ajoutant qu'il n'y avait d'autre ressource que de rendre la ville, s'ils ne voulaient pas périr de faim ou que leurs enfants en otage fussent passés au fil de l'épée. Il ramena de cette façon les esprits, et par une plus grande prudence, de peur de nouveaux troubles, il écrivit à Ferdinand et convint avec lui de fixer la reddition de la place au 2 janvier, au lieu du 6, premier terme arrêté. Il renvoya ensuite 500 captifs qui étaient dans Grenade.

Des deux côtés, les mesures furent prises pour que les conventions fussent soigneusement observées.

---

## CHAPITRE VII.

Ce fut le 2 janvier 1492 que Boabdil sortit des murs de Grenade; cinquante Maures des plus nobles familles lui servaient d'escorte. A mi-chemin de la ville et du camp, il rencontra Isabelle et Ferdinand, qui, avec le gros de l'armée, accompagnaient la garnison chrétienne. Alors, descendant de cheval, l'émir s'approcha du monarque et lui dit : « Nous sommes entre vos mains, grand roi; nous vous remettons la ville et le royaume; l'un et l'autre vous appartiennent; nous espérons que vous userez à notre égard de clémence et de bonté. » Puis il voulut se prosterner aux pieds de Ferdinand; mais celui-ci le releva, le serra dans ses bras, et la reine Isabelle lui donna sa main à baiser.

Boabdil, après cela, s'éloigna à la tête de sa petite troupe pour aller prendre possession de la vallée de Purchena, dans le royaume de

Murcie, et de l'apanage qui lui était concédé. En route, il s'arrêta au sommet d'une éminence, dans les Alpujarras, en un lieu que la tradition populaire désigne encore sous le nom poétique de : « El ultimo sospiro del rey moro Boabdil. » Mais son cœur se gonfla à la vue du beau pays sur lequel il avait régné, et des larmes brûlantes s'échappèrent de ses yeux. « Tu fais bien, lui dit sa mère, la sultane Ayxa-la-Horra, de pleurer comme une femme un pays que tu n'as su défendre ni en homme ni en roi. » Cependant Boabdil conservait le titre de roi, avec la propriété d'un étroit district des Alpujarras; nous allons anticiper sur les événements pour en finir avec ce qui le regarde.

Pendant quatre années, il jouit de sa précaire royauté, jusqu'à ce que, comme son oncle El-Zagal, lassé d'être simple particulier là où il avait commandé en maître, il eût envie de passer en Afrique. Il proposa la vente de tous ses biens à Ferdinand, qui l'accepta, pour la somme de 800,000 ducats. Le trésorier de Boabdil lui remit cet argent entre les mains, énumérant les avantages qu'il trouverait à vivre en Afrique et à quitter un pays qui lui rappelait sans cesse la cruelle idée de ce qu'il était et de ce qu'il avait été. Mais on dit que Boabdil, loin d'être satisfait de ce discours, et voyant l'affaire conclue

définitivement, se repentit de son marché au point de vouloir poignarder le trésorier qui avait été son conseiller, et qui se déroba par la fuite à sa colère. La chose étant toutefois sans remède, ce déplorable prince passa à Fez avec toute sa maison ; il y demeura longtemps, jusqu'à ce qu'ayant suivi les armes et la fortune d'un Maure contre le roi de Maroc, qu'on voulait détrôner, il fût misérablement tué dans une bataille, triste jouet de la fortune qui, ayant épargné sa vie tandis qu'il défendait son sceptre, l'avait fait survivre à son malheur, à sa honte, pour lui donner la mort lorsqu'il attaquait une couronne qui ne lui appartenait pas (1).

Les clefs de Grenade furent remises à don Inigo de Mendoza, comte de Tendilla, que le roi nomma gouverneur général de Grenade ; don Pedro reçut les fonctions de commissaire général de la ville, et son fils don Alphonse celles de général de la mer.

Le comte de Tendilla se détacha donc sur-le-champ du corps d'armée commandé par le roi, ayant en sa compagnie le cardinal Mendoza, don Guttières de Cardenas et les troupes destinées à la prise de possession. Les trois seigneurs s'avancèrent vers l'Alhambra, non par le chemin

(1) Joseph d'Orléans.

ordinaire, mais par un autre que l'on avait pratiqué à cet effet par crainte d'une sédition dans la ville, et selon le désir exprès des Grenadins (1). Tous les habitants se tenaient renfermés dans leurs maisons, de manière que la place paraissait déserte. Lorsque le comte fut arrivé à l'Alhambra, Aben Comija lui en remit les clefs, et après qu'on y eut établi les troupes nécessaires, le cardinal de Mendoza et don Guttières de Cardenas y entrèrent. Pendant que le cardinal montait au donjon de Comares, où il arborait l'étendard de la croix, le comte de Tendilla et don Cardenas allaient planter au haut des deux autres tours les plus élevées, le premier, l'étendard du roi, et le second, celui de saint Jacques. En même temps, les hérauts d'armes criaient à haute et pleine voix : « Castille! Castille! Grenade pour les invincibles rois don Ferdinand et dona Isabelle! » On n'eut pas plutôt aperçu du dehors la sainte croix et les étendards arborés sur l'Alhambra, que le roi, la

(1) Les Grenadins avaient exigé, en faisant leur capitulation, que les troupes qui seraient chargées de prendre possession de l'Alhambra y entrassent par les portes de Bibalachar et de Bignedi, condition qui fut congnée à l'article IV des lettres-patentes que les rois catholiques firent expédier et signèrent le 28 de novembre, trois jours après la signature du traité de capitulation. (Carvajal, Zurita.)

reine et tous ceux qui les accompagnaient se prosternèrent la face contre terre et répandirent des larmes de joie, en rendant grâces au Dieu des armées du bienfait signalé d'avoir enfin extirpé d'Espagne, après tant de siècles, la domination mahométane. « Elle s'y était maintenue pendant 779 années 2 mois moins 9 jours, en comptant depuis la bataille de Xerez ou Guadalette, qui valut aux Sarrasins la conquête de l'Espagne, et qui se donna le 11 de novembre de l'an 712, jusqu'au jour où le roi Boabdil remit la ville de Grenade aux rois catholiques (1). »

Le siége avait duré vingt mois et vingt-huit jours, et c'est dans le mois de Rabia de l'an 897 de l'hégire qu'eut lieu la reddition de la place.

(1) Ferreras.

---

## CHAPITRE VIII.

Grenade prise, toutes les villes et forteresses des Alpujarras se soumirent; Ferdinand n'eut à réprimer que deux ou trois révoltes peu importantes dans sa nouvelle capitale, et une tentative d'assassinat échoua sur lui.

Une grande quantité de Maures quitta l'Espagne pour se réfugier en Afrique, et des Juifs presque aussi nombreux (83,000) passèrent en Portugal. Si ces émigrations donnèrent peut-être plus de tranquillité à la conquête, elles privèrent le royaume de richesses considérables en même temps que de l'industrie de gens habiles et laborieux. Quant à ceux qui demeurèrent, le cardinal Ximenès se chargea de leur conversion.

Les habitants du quartier de l'Albaycin, peu soucieux d'embrasser le christianisme, excitèrent en vain contre lui une sédition; ils furent

châtiés et tous déclarés criminels de lèze-majesté. Comme on leur proposait le choix du supplice ou du baptême, il n'y en eut pas un seul qui ne préférât être baptisé. Ce qui demeurait d'infidèles dans les autres quartiers de la ville ou dans les bourgades voisines, au nombre de 5,000, se rendit chrétien presque en même temps (1).

Mais non content de cette sorte d'inquisition et voulant enlever jusqu'aux traces de leur culte, le cardinal ordonna aux docteurs musulmans, qu'il gagna, d'apporter tous les Alcorans et autres livres de leur doctrine, de quelque genre qu'ils fussent et de quelque matière qu'ils traitassent ; et après en avoir amassé cinq mille volumes, il les fit brûler publiquement, sans épargner ni enluminures, ni reliures de grand prix, ni ornements d'or et d'argent, sans égard aux prières qu'on lui fit de les faire servir à d'autres usages, désirant ainsi effacer toutes les marques de ces erreurs, et faire oublier autant qu'il pourrait qu'on les eût jamais suivies en Espagne. Il réserva seulement quelques livres de médecine, dont cette nation avait toujours été curieuse, qu'il envoya à la bibliothèque d'Alcala (2).

(1) *Vie du cardinal Ximenès*, par Mgr Fléchier, évêque de Nîmes.

Le triomphe des rois Catholiques fut célébré en Europe comme une victoire qui intéressait la chrétienté tout entière. Le roi de France envoya des lettres de félicitations avec des présents à la reine Isabelle, et le pape Innocent VIII ayant reçu Jean de Strada, ambassadeur extraordinaire de Ferdinand V, officia à Rome, en grande pompe, pour remercier Dieu, dans la basilique de Saint-Jean de Latran.

Les fruits de la prise de Grenade furent considérables : l'unité politique et religieuse du royaume était atteinte, et l'Espagne prenait rang au nombre des grandes nations, jusqu'à ce que de toutes, pour cinquante ans, Charles-Quint la fît la première.

---

# NOTES.

—

## NOTE A.

Le royaume de Grenade est situé entre celui de Murcie et l'Andalousie; il fait partie de l'ancienne Bœtique et de la province carthaginoise. Il a de tour sept cents milles, qui font environ deux cents lieues, mais son étendue est beaucoup plus longue que large; depuis Huescar jusqu'à Ronda, qui est la plus grande longueur, on compte soixante lieues, on n'en compte que vingt-cinq dans sa plus grande largeur, depuis Cambil jusqu'à Almugnéçar. Il est borné du côté de l'orient par le royaume de Murcie; la mer Méditerranée lui sert de limites au midi; il est environné à l'occident et au septentrion par la province d'Andalousie. Le pays est un des plus beaux et des plus agréables qu'il y ait au monde. L'air y est pur et sain, la terre admirable, les campagnes d'une fertilité merveilleuse; elles produisent en abondance toutes sortes de grains et de fruits, et il n'y a pas dans toute l'Espagne de meilleure province, quoique

le pays soit pour la plus grande partie inégal et montagneux. Cependant les montagnes ne laissent pas d'être très-petites; comme il y a une multitude infinie de sources et de ruisseaux qui en sortent et qui les arrosent, elles sont aussi propres à être cultivées que les plaines, et elles produisent une quantité prodigieuse de toutes sortes d'arbres qui ne perdent jamais leur verdure et leur fraîcheur; c'est la principale source de cet air doux et tempéré que l'on y respire hiver comme été, et qui contribue tant à la santé et à la bonne constitution du corps; mais la douceur du climat se fait sentir particulièrement à Grenade, capitale du royaume qui en tire son nom et l'une des plus célèbres, des plus peuplées et des plus grandes villes d'Espagne.

Grenade a été ainsi nommée d'une espèce de grotte qui s'étend jusqu'à un village appelé Alfanar. On tient, par une ancienne tradition, que les peuples de la contrée avaient autrefois coutume de se retirer dans cette espèce d'antre pour y exercer de la magie. *Gar* veut dire en langue arabe caverne; un certain nombre de soldats qui accompagnèrent Tarif à la conquête de l'Espagne et qui étaient originaires d'une ville de Syrie nommée *Nata*, après avoir heureusement terminé une expédition aussi glorieuse pour eux que fatale aux Espagnols, s'établirent dans cet endroit. De ces deux mots, de Gar et Nata, s'est formé celui de Grenade; au moins c'est le sentiment des personnes savantes et sensées. D'autres donnent à ce nom diverses étymologies, mais ce serait perdre le temps et fatiguer les

lecteurs que de s'arrêter à rechercher tant d'opinions différentes sur l'origine de ce nom et presque toutes incertaines.

Il est constant que dans le royaume de Grenade, lorsque la guerre commença et que les Maures furent vaincus et chassés par les chrétiens, on comptait quatorze grandes villes, quatre-vingt-dix-sept moins considérables. Les principales, outre Grenade, étaient Almérie, Malaga et Guadia, que Pline nomma Accis (1).

## NOTE B.

### ALPUJARRAS OU ALPUXARRAS.

Ces montagnes s'étendent entre Velès et Almérie et ont dix-sept lieues de longueur sur onze de largeur. On fait, dit-on, dériver leur nom d'un fameux capitaine maure nommé Alpuxar, qui en eut le commandement. Elles furent longtemps le dernier refuge des Maures, tristes restes de leur ancien empire. Ils avaient embrassé la religion chrétienne, mais ne laissaient pas de conserver leur première manière de vivre, leurs habits et leur langue particulière, mélange bizarre d'arabe et d'espagnol. Voici ce qu'en rapporte Alvarez de Colmenar :

« De toutes les contrées de l'Espagne, les Alpuxar-

(1) Mariana.

ras sont les plus peuplées. Tout le pays est couvert d'un nombre incroyable de bourgs et de villages qui sont la demeure des Maures, lesquels, ayant conservé un naturel vigilant et laborieux, s'appliquent avec un soin merveilleux à la culture des terres, tellement que toutes ces montagnes sont plantées de vignes et d'arbres fruitiers qui produisent du vin excellent et des fruits exquis qu'ils vont vendre à Velés, Malaga, et à quelques autres endroits de la côte, pour être cédés par ceux qui les achètent à d'autres marchands des pays étrangers. »

FIN.

*Imprimé*

PAR D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

A PARIS

C 116

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: July 2008

**Preservation Technologies**
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

THE LIBRARY OF CONGRESS

WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
Sept. — Oct. 1986
We're Quality Bound

LIBRARY OF CONGRESS
0 023 831 208 5